



Attaques des Anglais à l'aide de tanks.

LA BATAILLE DE CRAONNE-MORON-VILLIERS.

Le front de défense choisi par Hindenburg, qui devait maintenant conduire les troupes du kaiser à la victoire, s'étendait de Vigny, par Cambrai et Saint-Quentin vers Laon.

Elle se composait d'une série de bandes fortifiées sur les crêtes, et derrière, sur les versants et dans les plaines. Là se trouvaient les positions Siegfried, ici les positions Woton ou Faffner; toutes admirablement retranchées par des travaux bétonnés, des fils de fer barbelés, des nids de mitrailleuses et d'artillerie!

Toute la ligne, nous le savons, porta le nom d'Hindenburg. Ses extrémités étaient Vimy et Craonne.

A Craonne c'était la position Siegfried, Hindenburg y avait massé 40 divisions: 400,000 hommes et une nombreuse artillerie.

Les Français disposaient de 2700 pièces de 75 et de 2300 pièces de gros calibre.

A gauche se trouvait la 6^{me} armée de Mangin, au centre la 5^{me} de Mazel, à droite la 4^{me} d'Anthoine. La 10^{me}, celle de Duchesne, était en réserve avec la cavalerie. La direction suprême se trouvait à gauche sous le commandement du général Micheler, à droite sous celui de Pétain.

Craonne défendait la grande plaine de Laon, c'était donc un point très important.

Durant dix jours, les Français bombardèrent la ligne allemande de Saint-Quentin à Reims, et le 16 avril au matin l'infanterie se lança à l'assaut. Le temps était mauvais, cette année l'hiver perdurait. En avril, il y eut de la neige à plusieurs reprises. Le général Micheler avait escompté sur le concours de 220 avions, mais ce plan ne réussit pas à cause du mauvais temps.

L'armée Mangin, les 6^{me}, 2^{me}, 20^{me} et 39^{me} corps, le 1^{er} et 2^{me} corps coloniaux expulsèrent l'adversaire de ses premières positions entre Soupire et Craonne.

Mais celui-ci disposait dans les rochers de véritables ouvrages défensifs avec des tunnels et des galeries.

Néanmoins les Français s'emparèrent d'une partie de cette position, près de Vailly, mais au prix de gros sacrifices. Ils y prirent 72 pièces d'artillerie.

Le 2^{me} corps colonial livra un combat acharné pour la ferme Hurtebise et s'en empara. Mais on dut relever les Sénégalais qui souffraient beaucoup des nuits froides.

La seconde ligne resta partout aux Allemands. Coup sur coup nos alliés furent saisis dans un horrible feu de mitrailleuses.

L'armée de Mazel, à droite de Mangin, parvint cependant, malgré que des rangs entiers de soldats périrent sous le feu de l'artillerie ennemie, jusque dans la seconde ligne. Les Russes avaient coopéré à l'attaque et ils s'emparèrent de Courcy.

On avait pris 10,000 prisonniers sur cette partie du front. Ce chiffre pouvait tromper des gens non avertis, mais des gens initiés comprirent que l'offensive n'avait pas réussi.

Quelques tranchées avaient coûté terriblement cher. Beaucoup de blessés périrent par ce temps affreux et ce froid intense.

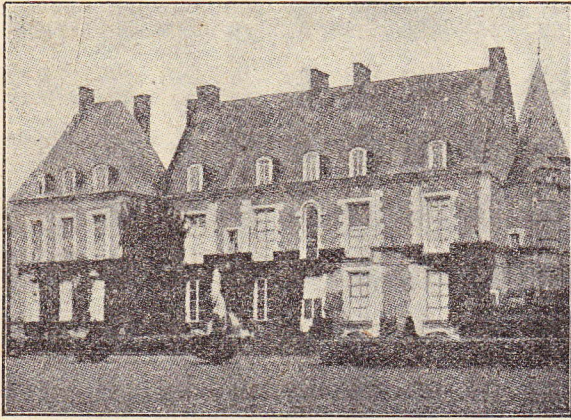
A certains moments le désarroi parmi les troupes françaises était tel qu'ils furent pris sous le feu de l'ennemi, de front, sur le flanc et par derrière.

L'artillerie n'avait pas fait œuvre suffisante. A des endroits où l'on crut les positions anéanties, les pièces d'artillerie et les mitrailleuses, dans des abris de bétons, continuaient à cracher la mort.

Aussi à l'EST de Reims, la bataille faisait rage. L'armée du général Anthoine attaqua les hauteurs de Moronvilliers qui dominent cette région.

Le 17 avril, à 5 heures, le conflit éclata; les Français partirent d'un élan dérouteant, s'emparèrent de quatre, cinq rangs de tranchées, prirent Mont-Blond, Mont Cornillet, Mont-Sans-Nom, Téton, Auberiye et Casque. On avait capturé 5,000 prisonniers, 50 canons et 103 mitrailleuses.

Les jours suivants la pointe fut enfoncée. Le combat de Craonne-Moronvilliers dura ainsi du 16 au 20 avril. En tout on compta 19,672 prisonniers. Mais les Fran-



Le château d'Avricourt habité par le prince Eitel Friederick et pillé sur son ordre.

çais perdirent 30,000 morts et disparus et 50,000 blessés.

Hindenburg se rendit parfaitement compte de l'importance du bastion de la plaine de Laon. Des 155 divisions qui se trouvaient sur le front ouest il en disposa 75 sur l'Aisne et en Champagne. Des contre-offensives furent déclanchées. Surtout au Chemin-des-Dames le carnage devint effrayant. Des compagnies entières furent fauchées. Les plans des Allemands échouèrent. Le 29 avril le butin était : 23,000 prisonniers, 195 canons, 412 mitrailleuses. On évalue les pertes allemandes à 200,000 hommes ; celles des Français à 110,000.

Le 4 mai, les Français prirent Craonne sous le feu de leurs pièces. Le même soir l'infanterie s'en empara après un combat de dix minutes. On y trouva 225 prisonniers. Durant la nuit les Allemands envoyèrent des masses de troupes, l'une après l'autre, pour reconquérir Craonne, mais toutes leurs attaques furent brisées par le feu des canons et des mitrailleuses.

Le 5 mai, les Français continuèrent leurs attaques avec une nouvelle énergie. La lutte fut terrible autour du moulin de Laffaux pour les 4^{me}, 9^{me} et 11^{me} cuirassiers à pied, composés pour la plupart de jeunes soldats du Nord envahi. Ils prirent le moulin avec 600 prisonniers.

Au centre, on attaqua la position Siegfried près du Chemin-des-Dames : l'artillerie, non seulement brisa la position, mais elle démolisa encore les Allemands, si bien que 1800 d'entre eux se rendirent.

Ainsi put-on, les 4 et 5 mai, par un temps favorable réparer les fautes de la mi-avril et atteindre les objectifs.

Jusqu'en juin on continua de se battre avec des alternatives de succès et de revers depuis Arras jusqu'à Reims lorsque, près du Chemin-des-Dames on s'empara de Cornillet, et sur la hauteur de Californie, de Gavrelle et de Guémappe.

Le général Rawlinson atteignit le canal de Saint-Quentin. Dans ce secteur on conquit Arleux-en-Gohelle.

L'offensive du printemps valut à l'Entente 52,000 prisonniers, dont 1000 officiers, 446 pièces d'artillerie de tout calibre et 1000 mitrailleuses. Mais, une fois de plus, la victoire ne fut pas décisive.

Un correspondant d'un journal écrivit ceci à propos de cette horreur de la guerre : « Après avoir erré pendant deux jours sur les champs de bataille » nous revînmes par un pays riant à notre point de départ. C'était de nouveau une étrange jouissance pour nos yeux, de pouvoir regarder cette contrée riante et peuplée que traversa notre auto. Combien vivantes nous semblèrent ces maisonnettes, derrière les haies et dans la verdure croissante, au milieu des champs cultivés et les canaux tranquilles.

Mes yeux étaient encore tout remplis de la vue de ces immenses et sombres contrées détruites que nous avions visitées entre Cambrai et la Somme. Des visions d'horreur me poursuivaient toujours. Chaque tache sombre, le long du chemin, me sembla un cheval mort ou

un ballon déjà gonflé, comme il y en eut des milliers le long de notre route. Des chevaux morts... et bien pis encore, des hommes aussi. Parfois on avait rassemblé les cadavres sur des tas pour laisser passage au charroi.

Justes dieux, à quoi donc les obus peuvent-ils réduire des corps humains. Quelques morts étaient restés assis ou couchés comme s'ils avaient succombé à une blessure invisible, avec un geste naturel ou théâtral de leurs mains glacées, tout comme on les représente sur les images des batailles ou bien comme des mannequins dans les vitrines des magasins de modes, tout aussi blêmes, parfois même tout aussi propres.

Ils étaient dispersés dans les chemins creux, et à côté, dans les retranchements, où on les retrouvera. Dieu sait quand, dans ce pays dévasté.

Ils étaient couchés dans les entonnoirs d'obus et dans des tranchées abandonnées, parmi des roseaux ou derrière un pan de mur où ils avaient cherché un dernier abri, et là surtout, par certaines le long des chaussées.

Partout on n'apercevait que des visages blêmes. Ils s'emparèrent de notre imagination sans vouloir la lâcher. Et c'étaient des hommes cependant, sains et vigoureux encore il y a quelques jours. Ce qui nous frappa surtout, c'est que tous ces visages étaient fraîchement rasés.

Ainsi entrèrent-ils dans la bataille ce quatrième ou cinquième jour du combat.

Je vois une main levée, celle d'un Anglais, et je vois cette main parce que l'ironie des ongles très soignés me force à la voir.

Epouvante, effrayante ironie, compassion, seulement de l'effroyable inconnu, tout cela nous saute aux yeux le long du chemin, dans les champs herbeux et à l'entrée des dispositions démolies.

Ici gît un jeune et vigoureux paysan blond, là un intellectuel anglais aux traits bien dessinés, plus loin un bon père de famille, un homme qui promène ses enfants les après-midi de dimanche. Et puis des tas encore des tas de visages tout ordinaires. Ils sont tout couverts par la poussière du chemin. Mais leur tour arrivé, des corvées d'enterrement circulent qui font leur ouvrage sans s'interrompre; les hommes regardent autour d'eux puis continuent pour regarder le soleil; puis ils continuent.

Mais comment vont-ils trouver les cadavres qui sont dispersés dans les vieilles positions et les fossés loin des chemins?

La contrée est immense et abandonnée, s'étendant à perte de vue.

Parfois, quand je parcours, inconscient, les champs déserts, mes yeux rencontrent un homme, un Anglais souvent qui a succombé là, à l'écart, couvert de sang tenant un bandage en mains, tenant aussi parfois un portefeuille entre ses doigts crispés.

Est-il étonnant que ces spectacles d'horreur ne nous abandonnent pas, même en ce pays de pleine vie?

C'était effrayant, mais je ne puis pas décrire combien c'était horrible. »

On ne cacha pas, dans les milieux du G. Q. G. que l'offensive avait échoué.

Mais étudions un peu le G. Q. G. comme nous le décrit d'une façon si vivante Jean de Pierrefeu.

Nous savons déjà que Joffre avait été éliminé.

En décembre 1916 le général Nivelle obtint le commandement. Le G. Q. G. avec le général Pont comme général-major s'était fixé à Chantilly à l'Hôtel du Grand Coude.

Il y avait alors des conflits continuels entre le parlement et le G. Q. G.

Les milieux gouvernementaux voulurent transporter le G. Q. G. plus près du front.

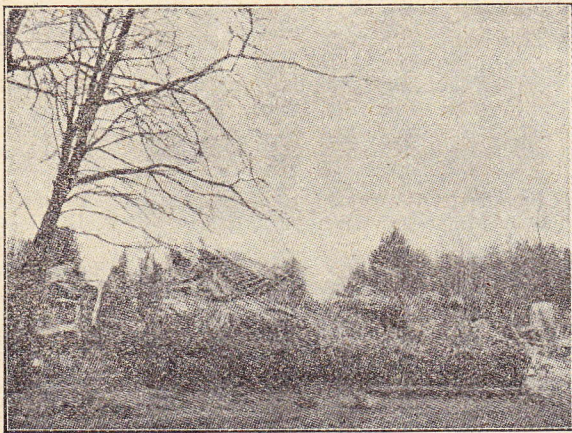
Le démantèlement fut une opération très considérable et troubla les services pendant quelque temps.

Les opérations en pâtirent.

Le parlement tint malgré tout à faire à sa mode et le G. Q. G. dut déloger.

Ce fut toute une affaire.

« A Chantilly, le soir avant le départ » écrivit Pierrefeu, le G. Q. G. ne compta pas moins de 450 officiers,



Le même château en ruine.

800 secrétaires et soldats. Deux trains complets et plusieurs centaines de camions pour transporter le personnel, le matériel de bureau et les archives.

Les sections d'automobiles de plusieurs corps d'armée durent être employées car les autos de réserve ne suffisaient pas.

Evidemment, les armées, pendant ce temps, pâtissaient de cette réquisition qui, en cas d'opération pouvait offrir des inconvénients graves. Aussi, avait-on soin d'emprunter les camions des armées où régnait le calme. De ce fait, les déménagements arrivaient de fort loin, quelquefois de Nancy. On se figure les frais considérables que ces allées et venues engendraient.

Dans le branle-bas énorme de l'opération, on entendait de violentes récriminations, dont beaucoup ne manquaient pas de justesse : N'est-ce pas de la folie, disait-on, de traîner après soi ce service des décorations avec ses monceaux de caisses, ses cinquante secrétaires, ses casiers à fiches, ses machines à écrire? Est-ce qu'il ne serait pas mieux installé à Paris? » On s'apercevait ainsi qu'un tiers au moins du G. Q. G. aurait pu sans inconvénient être laissé à demeure à Paris, comme le ministre de la Guerre et les Commissions le demandaient. La nécessité d'alléger le G. Q. G. apparaissait à tous. Mais une fois arrivé en place le commandement ne voulait plus rien savoir. Il craignait de diminuer son autorité en lâchant le moindre de ses services qui, à l'entendre, lui était indispensable, au même degré que les autres et dont l'éloignement l'aurait empêché de remporter la victoire.

On partit donc. Le quartier général alla de Chantilly à Beauvais.

Les Chantillois regrettaient ce départ; c'était un sale coup pour le commerce. A Beauvais on se montrait aussi très mécontent.

C'est qu'en prévision de l'installation du G. Q. G., que ne saurait souffrir dans ses parages aucune formation militaire, on avait expédié ailleurs l'école des officiers automobilistes, un cours d'officiers de réserve, les troupes de la garnison, une foule de Q. G. et d'Etats-Majors variés de l'arrière; le tout formant un ensemble respectable de joyeux gaillards au porte-monnaie bien garni, et qui, en attendant la fin de leur stage ou le départ pour le front, s'amusaient ferme et dépensaient force argent pour le plus grand bien des commerçants du cru.

Naturellement, les règlements de police imposés par le commandement ne furent pas de nature à calmer l'irritation des habitants. Cafés et cinémas furent conviés à fermer à huit heures et demie du soir. Le gaz cessa de briller par crainte des avions; des patrouilles circulaient jour et nuit, à la recherche des espions, houspillant les habitants atterrés, verbalisant chez les commerçants en retard pour la fermeture de leurs établissements. Bref, on ennuya copieusement, sous des prétextes futiles et sans la moindre utilité, une population de 50.000 âmes qui ne se distinguera certainement pas à l'avenir par

son amour de l'armée, ce qui est, au demeurant, fort compréhensible.

Nous ne vîmes, pendant notre séjour, que des visages sévères sur notre passage.

Une seule fois, le G. Q. G. fut acclamé chaleureusement: ce fut le jour de son départ.

Nous étions à proximité du secteur britannique et l'accord entre nos alliés et le général en chef, à cause de l'offensive prochaine, paraissait très étroit. On annonçait qu'une partie de nos troupes allait être relevée par eux.

Le général Wilson et sa mission s'installèrent dans une villa aux portes de Beauvais.

Dès le mois de février, le bruit courut que l'offensive était imminente.

On fondait sur elle d'immenses espoirs.

On parlait des forces considérables que le généralissime mettrait en œuvre pour tenter l'assaut des lignes allemandes.

Déjà on regardait sur les cartes le terrain où se dérouleraient les opérations.

Les Britanniques, presque chaque jour, lançaient de larges coups de main conduits avec une méthode impeccable et qui tous réussissaient en leur valant de nombreux prisonniers. Aussi était-on plein de confiance en eux. Cependant, à mesure que passaient les jours, on n'entendait toujours pas parler d'offensive.

Le général Micheler venait souvent au G. Q. G. et l'on s'attendait, chaque fois qu'il rentrerait à son Quartier Général, à voir se déclencher la bataille. Mais le G. A. R. n'avait pas achevé les travaux préparatoires à l'attaque.

Vers la fin de février, les attaques anglaises sur l'Ancre apportèrent un redoublement d'effervescence. Les Allemands reculaient devant nos alliés, d'abord contraints et forcés, puis de bon gré.

Ce n'était plus une bataille, cela devenait un repli.

Alors, comme une traînée de poudre, la nouvelle se répandit : « Les Allemands s'en vont. Ils brûlent leurs dépôts de matériel, ils font sauter les voies ferrées et les gares, ils évacuent les habitants. »

On consultait fiévreusement les bulletins de renseignements du G. A. N. qui, chaque jour, signalaient de nouveaux indices.

Pas de doute, nos ennemis renonçant à supporter le choc de l'offensive en préparation allaient battre en retraite.

Jusqu'où iraient-ils? A la Meuse?

La joie fut générale dans toute la maison. Mais, presque aussitôt, les officiers expérimentés firent constater que ce repli allait réduire à néant les préparatifs de l'offensive. Cette perspective, au reste, n'attrista personne: la joie de voir filer le Boche emportait tout. « Nous avons encore la ressource d'attaquer tout de suite pour les surprendre en pleine retraite, disait-on, » et leur infliger un désastre. »

C'est d'ailleurs ce que le général va faire de suite, évidemment.

Mais cependant, certains restaient muets et énigmatiques.

Quand on leur parlait du repli ils ne répondaient que par des sourires d'ironie.

Des gens qui avaient donné tant de preuves de ténacité n'allaient pas abandonner sans combattre les gages territoriaux qu'ils tenaient.

N'était-ce pas la monnaie d'échange dont ils espéraient user pour obtenir la paix sans grands dommages?

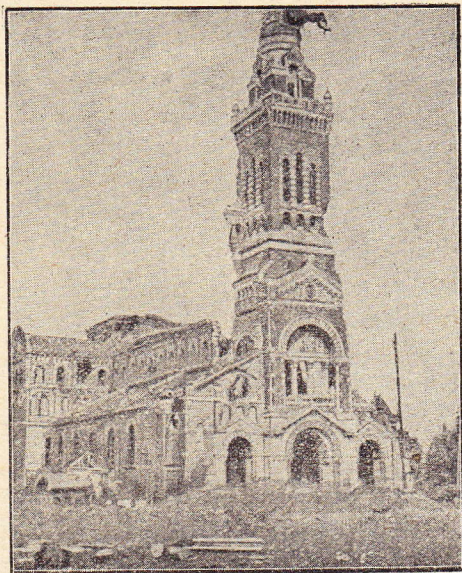
Et puis, ils étaient avant tout des militaires, et un militaire n'abandonne jamais l'espoir de vaincre.

Or, cette retraite, si elle se produisait, ce serait l'aveu qu'ils n'espéraient plus nous battre.

Jamais un vrai militaire, tant qu'il a des hommes et du matériel, ne consent à reconnaître une chose pareille.

Ils oubliaient toutefois, que la retraite constitue dans certains cas, une manœuvre.

Vers le 10 mars, un vent d'indignation souffla au Quartier Général. Pour la première fois, j'entendis durement critiquer par des brevetés mêmes l'entêtement aveugle du bureau des opérations. On trouvait monstrueuse notre inaction. Était-ce le bureau des opérations



L'église d'Albert.

qui était coupable, en l'espèce, ou le général en chef et son chef de cabinet? Voilà ce qu'il est difficile de savoir au juste. La suite nous a montré, en tout cas, que le généralissime, pour sa part, s'était refusé à croire, envers et contre tout, au repli allemand.

On sait qu'il avait répondu à Franchet d'Esperey, lequel l'avait avisé du mouvement de l'ennemi, que l'on ne pouvait s'appuyer sur une hypothèse aussi improbable.

Bref, le 15 mars, quand on apprit le résultat du coup de main profond qu'on s'était décidé à lancer dans la région de Crapeaumesnil, il fut impossible de ne pas croire à la retraite des Allemands. Les comptes rendus d'armée signalaient que partout les tranchées ennemies étaient vides. Quelques groupes de soldats armés de mitrailleuses avaient bien ouvert le feu contre nous, mais c'étaient repliés aussitôt.

L'ordre de poursuite fut alors lancé à toutes les unités du G. A. N. Une véritable consternation régnait au cabinet du général; on ne voyait que visages sombres.

L'offensive préparée avec tant de soins tombait dans le vide. Néanmoins, on se ressaisit suffisamment pour profiter de la situation qui, du point de vue moral, était fort belle.

Je reçus mission de donner dans le communiqué l'impression que l'ennemi s'était replié sous notre pression constante et que nous le poursuivions avec énergie, bousculant ses arrière-gardes et talonnant ses troupes.

On vécut au G. Q. G. dans une atmosphère d'erreur qui devait fausser toutes les dispositions futures.

Tout de suite, d'ailleurs, les destructions opérées par l'ennemi dans la zone évacuée orientèrent les esprits vers l'indignation.

On comprit quel parti on pouvait tirer de ce vandalisme aussi bête que monstrueux. Des officiers furent chargés de dresser des rapports sur les dévastations commises dans ces malheureuses régions. On envoya les photographes prendre des clichés des ruines amoncelées avec un raffinement barbare et particulièrement des arbres fruitiers coupés. La presse française tout entière flétrit ces procédés odieux et, dans la colère générale, on oublia la faute du commandement.

Quoi qu'il en soit, le pays respirait; la ceinture de fer qui l'étouffait s'était relâchée.

L'envahisseur reculait et sa menace suspendue depuis si longtemps sur Paris devenait vaine, puisque lui-même se décidait à abandonner la proie convoitée. Pour tous, ce repli marquait le commencement de la fin. Le général Nivelle bénéficiait de cette heureuse solution; il était clair que le repli était la suite logique de la bataille de la Somme, il en recueillait les fruits alors que Foch et

Joffre étaient en disgrâce, eux à qui tout le mérite aurait dû en revenir.

Pour marquer plus fortement l'avance de nos troupes, on résolut de pousser en avant le plus loin possible le Quartier Général. On annonça un nouveau départ. Malgré le secret habituel en ces occasions, tout le monde devina qu'il s'agissait d'occuper Compiègne. C'était mettre le G. Q. G. bien près des lignes et les prudents trouvaient qu'on allait cette fois trop près. Mais le vent était à l'avance et beaucoup pronostiquaient qu'on ne «moiserait pas dans le patelin». D'ici peu, le G. Q. G. filerait à Laon, dès que l'offensive serait déclanchée. Car, du jour au lendemain, on se mit à reparler de la formidable offensive qui allait tomber sur le poil du Boche lequel n'avait pas fini de battre en retraite. On craignait même que nous ne fussions surpris par un nouveau repli. Les Allemands ne pouvaient guère s'arrêter qu'à la Meuse; leur position actuelle n'était qu'une ligne intermédiaire. Une chose cependant chiffonnait les optimistes: c'est que l'ennemi eût cru devoir conserver le massif de Saint-Gobain.

Le 3 avril, l'énorme organisme fut transporté avec armes et bagages à Compiègne.

La charmante ville de Compiègne groupe harmonieusement ses vieilles maisons et ses neuves villas autour du Palais. Enfin délivrée par l'éloignement de l'ennemi, du cauchemar que faisait peser sur elle la pièce à longue portée qui la bombardait sans relâche, elle nous reçut avec bienveillance. C'était un séjour digne d'un Grand Quartier Général; peu de mouvement, de larges avenues, un silence propice au recueillement.

Presque entièrement vide de ses habitants, elle offrait pour le logement des officiers de grandes commodités. On nous répartit dans des villas aménagées avec beaucoup de recherche et de goût. Les popotes des grands bureaux s'installèrent à leur aise dans les vastes cuisines en sous-sol des beaux logis de l'avenue Thiers.

Quand nous arrivâmes le 3 avril à Compiègne, toute la ville s'entretenait d'un tragique événement. Deux ou trois cents évacués de Noyon avaient été transportés en pleine nuit à Compiègne par des camions automobiles, et jetés simplement sur la Place à deux heures du matin, sous une pluie battante, par un froid sinistre. Il y avait là des vieillards, des femmes, des enfants épuisés par trois années de privations. Personne n'avait avisé la municipalité ou la sous-préfecture de cette arrivée.

Le sous-préfet, réveillé en hâte, s'était prodigué toute la nuit avec le plus grand dévouement, sonnait aux portes, obligea les habitants malheureux qui n'en pouvaient plus. Mais, quelle que fût la diligence apportée par ce fonctionnaire, sept évacués, déjà malades, périrent de froid sur le pavé.

On pense bien que la chose fit un certain bruit.

Quel était le responsable?

L'autorité militaire, représentée en l'espèce par le grand chef des évacuations, le lieutenant-colonel Toutain?

L'autorité civile qui semblait devoir être M. Raux, préfet de l'Oise? Je crois bien que les deux services étaient fautifs. Ce qui le prouve, ce fut avec quelle unanimité touchante ils s'entendirent pour écarter de leur tête les responsabilités.

Mais finalement, je ne sais quel malheureux commandant d'étapes fut choisi comme bouc émissaire et déplacé.

L'autorité militaire, au reste, avait peu de goût pour les évacuations. Le sous-lieutenant M. m'a conté que, rendant visite vers la même époque au lieutenant-colonel Toutain, il l'avait trouvé dans un état de violente exaspération. Sur son bureau s'empilaient des dépêches émanant de braves gens qui, apprenant l'affreux dénuement des malheureux Français des régions évacuées par l'ennemi, offraient spontanément des vivres, des vêtements, des abris. «De quoi se mêlent-ils, criait le lieutenant-colonel Toutain rouge de colère, est-ce qu'on leur demande quelque chose?»

L'installation dans le Palais de Compiègne, où vivait le souvenir de Napoléon, parut à tous de bon augure.

L'aimable conservateur, M. Gabriel Mourey, mit à la disposition du G. Q. G. les plus belles pièces du Palais.



Statue de la Vierge surplombant la ville d'Albert pendant des mois.

Le général en chef, son cabinet, le 3e bureau s'installèrent dans les appartements de l'Empereur et de l'Impératrice, dans la partie du château donnant sur le parc.

Partis de Beauvais sous une rafale de neige, nous arrivâmes à Compiègne dans une tourmente de pluie. Tout le mois d'avril fut exécrable. Un froid glacial régnait dans le Palais. Le baromètre, installé en face de l'escalier d'Apollon dans le grand couloir du premier étage, ne cessait de marquer la tempête. Dieu sait si on le consultait en ce moment. La date fixée pour l'offensive approchait.

Nul n'avait pris soin de cacher la date de l'offensive. On en parlait ouvertement. Je me demande encore pourquoi on fit preuve, en cette circonstance, de tant de loquacité. On sut que l'attaque était renvoyée par suite du mauvais temps persistant, que les destructions n'étaient pas faites. Les plantons eux-mêmes s'inquiétaient du temps qu'il allait faire et hochaient la tête d'un air soucieux en regardant le ciel. C'était vraiment la première fois que l'on parlait ouvertement d'une offensive en préparation.

Après le 6 avril, date de la fameuse réunion du Comité de guerre à Compiègne, je perçus quelles difficultés le général en chef rencontrait dans l'exécution de ses desseins.

Ces difficultés nous furent surtout révélées vers le 10 avril par les officiers informateurs affectés à la 6e et à la 5e armées.

Un de nos camarades de l'Etat-Major du général Micheler nous fit part des inquiétudes non dissimulées de

son chef. Il racontait qu'en pleine table, devant M. Clemenceau, Micheler s'était laissé aller à se plaindre vivement du général Mangin qui ne tenait aucun compte de ses observations et montait son attaque avec une témérité dont il n'augurait rien de bon.

Je sus également que le 3e bureau commençait à désapprouver l'opportunité de l'attaque.

La presse aussi s'en mêla. Le «*Matin*» de Paris fit l'éloge de Nivelles. Les esprits étaient très tendus dans le public.

Et aussi dans le G. Q. G. on nourrissait le plus grand espoir. C'était comme si on s'attendait à un miracle.

Et sous ces augures l'offensive fut déclanchée.

«*Le 16 avril, l'espoir fut de courte durée.*»

«*A onze heures du matin, le 3e bureau n'avait pas encore envoyé les comptes rendus d'armée; or, dans les périodes d'offensive, les télégrammes se succédaient d'heure en heure, depuis le commencement de l'attaque. C'était mauvais signe. Il pleuvait à torrents, une véritable tempête abattait des masses d'eau sur Compiègne, le baromètre était au plus bas. Je me rendis au 3e bureau. Le silence des jours néfastes y régnait. On manquait de renseignements, disait-on, mais les premières nouvelles étaient satisfaisantes.*»

«*Le soir, en dépit de l'attente de la journée, les progrès n'étaient pas plus importants. On s'attacha à mettre en valeur dans le communiqué la vive résistance opposée par l'ennemi qui avait groupé des forces imposantes, on annonça que nous nous étions emparés de la première position entre Soissons et Craonne, ce qui n'était pas strictement exact; en de nombreux points, immédiatement à l'ouest de Craonne, nous avons été rejetés dans l'après-midi sur nos tranchées de départ. Mais il fut impossible d'annoncer le nom d'un village pris par nous, bien que cette région ne fût truffée.*»

«*De même, l'attaque sur Brimont n'avait rien donné; à peine avons-nous pu nous maintenir le long du canal de l'Aisne, mais dans la plaine, vers Juvincourt, on avait pu atteindre la deuxième position et y pénétrer légèrement.*»

Le chiffre des prisonniers était par bonheur assez élevé.

Dix mille prisonniers, cela enthousiasmerait le public!

Il est vrai, l'absence de tout canon capturé faisait ombre au tableau.

Il n'y avait pas à s'y tromper, nos troupes n'ayant pas atteint la position d'artillerie se trouvaient sous le feu des canons et le lendemain serait très dur.

L'attaque de Champagne devait se déclencher le 17, à la première heure.

Entre Soissons et Reims, l'assaut allait reprendre.

J'apportai la communiqué préparé au général Nivelles dans la villa qu'il occupait. Je le trouvai soucieux.

Depuis un mois, d'ailleurs, le général perdait de sa bonne mine.

Sa taille semblait se tasser, des bouffissures empâtaient son visage au dessin net et ferme.

Il portait de grosses bottes d'artilleur, qui rendaient sa démarche plus lourde et comme accablée.

Rarement l'on voyait son œil s'illuminer. Sa physionomie naturellement grave, était empreinte de tristesse.

Il lut le communiqué attentivement, selon sa coutume, et de sa main ajouta quelques mots. En sortant, je vis qu'il avait corsé le passage qui faisait allusion aux forces de l'ennemi. Machinalement, il avait signé le communiqué de son paraphe, ce qu'il ne faisait jamais.

Les nouvelles de la nuit qui arrivèrent le 17 au matin, étaient mauvaises. L'ennemi avait contre-attaqué en force et nous avons perdu du terrain.

Dans la région de Laffaux, le 1er corps colonial avait été ramené sur ses tranchées de départ; nous avons reperdu Berméricourt et reculé vers Juvincourt. Au 3e bureau régnait la stupeur. Cette fois, les officiers ne se cachèrent pas pour exprimer leur avis. Que se passait-il? A quoi tenait ce succès foudroyant des contre-attaques ennemies? Plusieurs exprimaient leur crainte que nos troupes ne fussent plus aussi vaillantes qu'autrefois: «*Ce ne sont plus les soldats de la Somme.*» disaient-ils. En cela, ils se montraient injustes. Mais ils



Sailly-Saillisel en ruines.

ignoraient encore l'excellence des procédés mis en œuvre par nos ennemis au cours de l'offensive.

L'attaque de Champagne apporta quelques satisfactions et permit d'ajouter des noms de sommets au communiqué, mais très vite, elle se révéla bloquée aux deux ailes.

Il fut impossible de réaliser aucun progrès sur le front de l'Aisne, où partout l'on reprenait la préparation d'artillerie.

La soirée du 18 marqua un regain d'espoir. L'armée Mangin voyait l'ennemi se dérober devant elle; le corps de Mitry, par des télégrammes successifs, annonçait des canons capturés et un important matériel.

Nous avons pris Ostel, Bray-en-Laonnois, Nanteuil-la-Fosse, et nos troupes continuaient d'avancer. Ce fut un moment de grande joie. Les officiers du 3e bureau s'amuserent à m'apporter les télégrammes de l'armée l'un après l'autre pour voir monter mon enthousiasme. Ils arrivaient en criant: « Encore cinq canons, encore quatre canons, encore six canons, cent quatre-vingts mitrailleuses. »

On se demandait sérieusement si le repli de l'ennemi allait s'étendre à tout le front d'attaque, car depuis le 16 mars, on ne rêvait plus que retraite d'ensemble. Les bulletins de renseignements signalaient des explosions, des incendies et comme ces signes avaient été précurseurs du repli du 16 mars, on était dans l'attente d'un événement semblable qui nous eût amenés jusqu'à la Meuse.

Hélas! le mouvement de retraite fut bref. Nous primes encore Jouy-Sancy, Aizy, Laffaux, qu'on annonça le 19 et ce fut tout. On signala également la prise du fort de Condé, évacué depuis deux jours, mais que nos troupes n'avaient pas encore occupé de crainte qu'il fût miné.

A partir de ce jour, en dehors de quelques brillants succès dans la région de Moronvilliers, on eut l'impression nette que l'offensive était bloquée.

Nous avions tout de même conquis 20.000 prisonniers et une centaine de canons.

Les Allemands triomphaient grossièrement dans le *Nauen*, après avoir le premier jour éprouvé une vive crainte, qui disparaissait nettement dans le lyrisme échevelé de leur premier compte-rendu.

Comme toujours, ils s'efforcèrent de réduire à rien nos succès et prétendirent que nous n'avions pas à notre actif plus de sept mille prisonniers.

Le mensonge était trop fort.

Il semblait bien que l'offensive fût finie. Les journaux qui avaient commencé par chanter victoire sur un mode triomphal ne recevant plus de la Section d'Information l'aliment qu'elle leur fournissait jadis pour soutenir leur enthousiasme, allèrent d'eux-mêmes aux sources en interrogeant soit les blessés qui arrivaient à Paris, soit les combattants mêmes que le jeu des relèves amenait vers Châlons et Epervay. Il se fit un brusque revirement et du jour au lendemain, la presse parla de l'échec de l'offensive en termes amers.

Le désaccord surgit dans le quartier général et dans le commandement de l'armée.

On entendit le général Micheler crier à Nivelles :

« — Mon général, c'est une infamie que vous allez commettre, c'est moi que vous voulez rendre responsable des fautes commises, moi qui n'ai cessé de vous le signaler. Savez-vous comment s'appelle un acte pareil? Eh bien- c'est une lâcheté... »

Le général Nivelles sortit brusquement de la pièce et remonta dans son auto sans que personne se présentât pour l'accompagner. Il chancelait comme un homme ivre.

Le général Nivelles était irrévocablement condamné.

Le général Pétain, nommé chef d'Etat-Major, général le 5 mai, était inmanquablement appelé à remplacer.

On insinua que la presse aurait à préparer la population sur la longue durée des combats et sur la ténacité nécessaire pour arriver à la victoire.

On ne devait pas espérer un miracle et ne pas bercer le public d'illusion.

Il se présenta toute sorte de difficultés.

Brusquement, au début de juin, des nouvelles sinistres arrivèrent au G. Q. G. Un régiment, au moment de monter en première ligne, avait envoyé des délégués au colonel pour l'informer que ses hommes se refusaient à obéir. En même temps, des cas semblables se produisaient dans d'autres unités. Ici, les mutins cantonnés dans un village qu'ils avaient fortifié, s'étaient réunis en soviet, avaient nommé leur chef, et constituaient une sorte de gouvernement indépendant. Par des bons de réquisition réglementairement établis, ils prenaient les vivres chez les commerçants. Leurs délégués posaient des conditions aux officiers: augmentation de la solde, congés réguliers, assurance de ne pas monter à l'assaut avant destruction des tranchées ennemies et des fils de fer. Là, un général avait été houspillé, accueilli à coups de fusil. Ailleurs, un régiment muni de camions automobiles, sur lesquels étaient chargés les mitrailleuses et les crapouillots, avait pu être arrêté au moment où il marchait sur Paris. Interrogés, les hommes déclaraient que leur intention était d'arriver au Palais-Bourbon et de présenter leurs revendications au Parlement. Toutes ces manifestations de révoltes étaient mêlées de cris séditeux: « A bas la guerre! » « A bas les chefs incapables! » et accompagnées de drapeaux rouges.

Ces scènes éclatèrent dans seize corps d'armée, à la fois ou à très peu d'intervalle.

Le général Pétain savait lui, que c'était surtout dans son moral que le soldat était atteint. Il s'institua le médecin de l'armée. Il prit immédiatement la route et, pendant un mois, sa voiture à fanion blanc sillonna les secteurs du front. Il visita quatre-vingt-dix divisions. Partout il examinait la situation, d'abord avec les chefs, ensuite avec les officiers subalternes et les gradés. Il entendit toutes les voix. Des vieux soldats mis en sa présence, interrogés sur les griefs qu'ils avaient à invoquer,

parlaient à cœur ouvert. Tout en flétrissant avec énergie l'acte monstrueux de la rébellion devant l'ennemi, en déclarant qu'il serait impitoyable, il affirmait qu'il remédierait aux abus qu'on lui signalait. Il disait qu'il avait toujours tenu parole, et à cela les hommes inclinaient vivement la tête pour confirmer. Il demandait aux officiers de vivre avec leurs soldats, d'être leur soutien moral et leur réconfort. Partout, son prestige, son ton d'autorité, cette attitude de maître, qu'il prend naturellement et qui a le pouvoir de raffermir les énergies chancelantes, agirent sur la troupe et sur les chefs. C'était de cela qu'on manquait, d'une direction.

Quand il fut nommé maréchal de France, les journaux ont publié sur ce thème des commentaires ridicules. Rien n'est plus inexact.

Jamais Pétain, en face de la troupe n'a cessé d'être lui-même. Nulle bonhomie, nulle affectation de paternité, aucun étalage de sentiment, car le soldat n'est dupe qu'un instant de cette comédie.

Il reste calme et imposant, vraiment général en chef et d'une autorité souveraine.

Il parle comme un homme à des hommes, les dominant de tout son prestige, sans essayer de se mettre à un niveau inférieur comme le font ceux qui se forgent une image artificielle du peuple.

Mais il y a dans son accent une telle sincérité, un tel sérieux, un appareil si profondément loyal, juste et humain, que nul ne doute de sa parole. Toute sa force, le général la puise, en effet, dans cette humanité dont il est imprégné. La sensiblerie lui fait horreur, mais il n'a jamais pu traverser une ambulance sans avoir la gorge serrée et la voix blanche.

En un mois, toute velléité de rébellion était effacée, non seulement dans l'attitude des troupes, mais dans leur âme.

LES HORREURS DE LA GUERRE.

Le baptême du feu.

Il se présenta, pendant la guerre, des spectacles tellement sanglants qu'ils frappèrent de démente ceux qui les virent. Dans son ouvrage célèbre « Les hommes dans la guerre », Andreas Latzko, décrit le cas d'un capitaine autrichien qui entra la première fois dans la bataille avec sa compagnie.

Plein d'humanité, il apparut comme une épave vis-à-vis de la conception barbare et militariste de son lieutenant. Ces pages contiennent un désespoir tellement farouche que nous en copions quelques fragments, pour prouver que chez nos ennemis tout ne se passa pas à souhait. Le cas se présenta sur le front italien.

« La compagnie avait fait halte à la lisière des bois. Une demi-heure s'était écoulée et maintenant le capitaine Marschner donna l'ordre du départ. Malgré la chaleur, il avait l'air blême et regarda de côté, donnant au lieutenant Weixler l'ordre de soigner que toute la compagnie, jusqu'au dernier homme, fut prête dans dix minutes.

A vrai dire, il s'était leurré par ce commandement. Car à ce moment il comprit qu'une seule minute de retard devint impossible. Quand il eut déchainé Weixler sur la compagnie tout marcha à souhait : les hommes tremblaient devant ce jeune homme qui avait à peine vingt ans, comme s'il était le diable en personne. Et plus d'une fois il sembla, en effet, au capitaine que cette maigre stature, longue comme une perche, avait quelque chose d'inquiétant. Jamais la moindre petite lueur ne brillait dans ces petits yeux perçants, qui ne reflétaient jamais que de l'inquiétude fiévreuse.

Tout cet homme n'avait rien de jeune, sinon sa petite moustache, au-dessus de ses lèvres minces, qui ne s'ouvriraient que pour demander, avec une âpre méchanceté, la punition d'un soldat.

Depuis plus d'un an que le capitaine commandait cette compagnie, il ne l'avait jamais vu sourire ; il n'apprit jamais rien concernant sa famille, ni de son origine, ne sachant même pas s'il avait bien une famille.

Il parlait rarement, si ce n'est par des mots secs et brefs, qu'il sifflait entre ses dents. Comme le remous

d'une colère, que l'on sentait éternellement bouillir en lui, ses propos sonnaient secs et durs, toujours à-propos du service ou de la guerre comme si c'étaient là les seules choses au monde qui méritaient qu'on les discute. Et, par un effet du hasard, cet homme avait été tenu à l'arrière depuis toute la première année de la guerre. Cette vie durait déjà onze mois et demi et le lieutenant Weixler n'avait pas encore vu un seul ennemi. Au début, il était arrivé à quelque deux kilomètres de la frontière russe, mais il gagna le typhus avant même qu'il ait pu tirer un seul coup de fusil. Enfin, cette fois-ci il irait au feu.

Marschner savait qu'il avait fait apporter un fusil pour lui-même et qu'il avait sacrifié toutes ses économies pour se procurer des jumelles à viseur pour pouvoir toucher à coup sûr et surtout pour pouvoir se rendre compte avec précision combien d'ennemis il avait « envoyé dans l'autre monde ».

Depuis que l'on entendait la fusillade il était devenu presque joyeux et loquace, poussé par un zèle fébrile, comme un vrai chasseur, qui suit la piste du gibier. Le capitaine le vit apparaître sortant des rangs presque de tous côtés à la fois et il se détourna. Il lui en coûtait de voir comment il rudoyait ses pauvres hommes vaincus de fatigue, comme le chien de berger rassemble un troupeau. Bien avant l'expiration du délai fixé, la compagnie se trouverait prête : l'impatience de Weixler en avait fait son affaire ; et alors : plus de motifs de s'attarder davantage. Inutile d'essayer de différer le départ.

Le capitaine Marschner respira profondément et regarda le ciel avec une attention soutenue, les yeux grands ouverts.

Là-bas, vers l'avant, de l'autre versant de la colline, qui barrait encore la vue du champ de bataille, les mitrailleries invisibles crépitaient furieusement et, à peine dix doigts au-dessus du sol, flottaient, comme des boulets de neige, de petits nuages blancs et jaunâtres : les nuages de l'explosion du feu de barrage que devait traverser sa compagnie. La route était longue. Plus de deux kilomètres depuis le pied de la colline suivante jusqu'à l'entrée des boyaux, sans le moindre abri tout le long du chemin.

C'était un début plutôt pénible pour cette compagnie du « Landsturm », composée de presque tous des pères de famille, qui, en service depuis deux heures seulement, allaient recevoir là le baptême du feu et qui sentiraient l'odeur de la poudre pour la première fois.

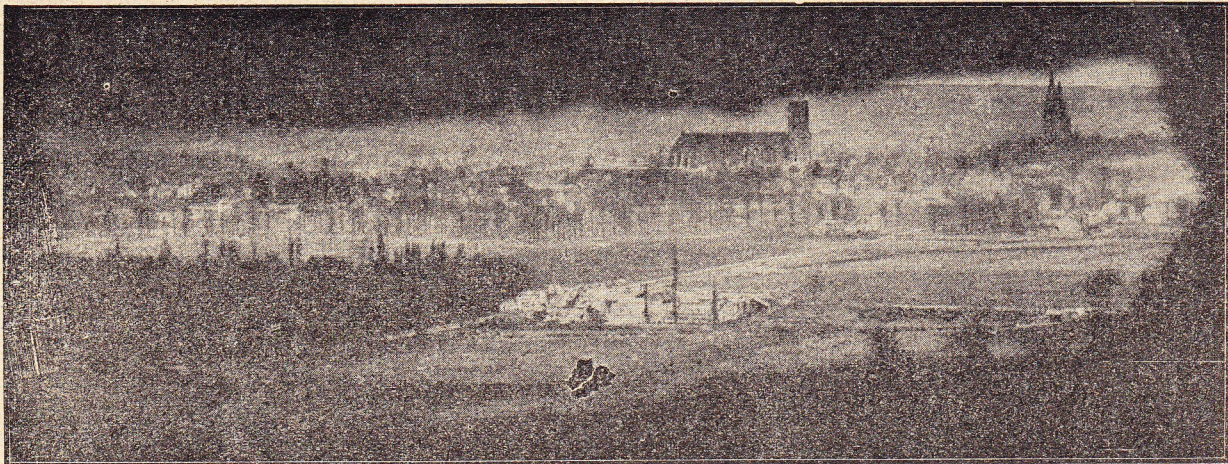
Pour Weixler, qui était obsédé par la pensée de conquérir la croix de fer le plus rapidement possible pour cet esprit batailleur de vingt ans si complètement, infatué de sa personne et qui n'avait pas encore l'expérience de la vie, cette entrée en ligne pouvait être considérée plutôt comme une promenade émouvante, ou une entreprise excitante, bien faite pour montrer sa bravoure et mettre son audace en pleine lumière.

Probablement il se réjouissait déjà intérieurement de l'irrésolution de son vieux capitaine et maudissait-il le repos octroyé par celui-ci, qui retarda ainsi d'une demi-heure l'accomplissement de sa première action d'éclat.

Marschner cravacha les hautes herbes autour de lui et jeta de temps à autre un coup d'œil furtif sur sa compagnie. Les gestes lents de ses hommes et la répu gnance qu'ils mirent à se lever, comme des enfants brusquement tirés de leur sommeil, lui dirent combien ils avaient compris sur quel chemin on allait les conduire.

Le calme silencieux avec lequel ils rassemblaient leur équipement et se plaçaient à leur poste, lui faisait mal au cœur... « L'oncle Marschner » n'était pas un soldat de métier. La guerre l'avait arraché à ses paisibles occupations d'ingénieur. Il n'aurait pas fait mal à une mouche. Et le voilà devant ce troupeau de pères de famille militarisés, ne sachant pas comment il devait leur adresser la parole.

Certes, il aurait préféré les renvoyer tous dans leurs foyers et marcher seul en avant. Alors, d'un geste brusque il se retourna, fixa longtemps une médaille que portait au cou un homme, au milieu des rangs, et cria : « Mes enfants ! nous courons à l'ennemi, J'attends de



Photographie de Soissons prise par les Allemands, de leurs positions, à l'aide d'un periscope.

vous que, fidèle au serment juré sur le drapeau, chacun de vous fasse son devoir. Je vous jure que je ne vous demande pas de faire plus qu'il ne faut pour le bien de la patrie, pour notre bien à tous, donc pour la sauvegarde de vos femmes et de vos enfants. Je vous souhaite bonne chance ! Et maintenant : En avant ! »

Sans s'en rendre compte il avait imité le ton de commandement résolu et forcé de Weixler pour ne pas faire paraître l'émotion qui l'avait empoigné et lui montait à la gorge.

Après le dernier mot il se retourna brusquement, et, sans même regarder derrière lui, il donna, par dessus son épaule, le commandement de se déployer en tirailleurs. Il laissa tomber la tête sur la poitrine et lentement il se mit à graver le flanc de la colline.

Derrière lui les bottes grincèrent sur la route et des gamelles cognèrent bruyamment l'un ou l'autre objet d'équipement. Bientôt les soldats commencèrent à transpirer et un nuage de sueur couvrit la compagnie dans sa marche. Le soleil dardait des rayons ardents sur la pente découverte de la colline. A l'éclatement des schrapnells, au tac-tac des mitrailleuses et au vacarme des canons, se mêla bientôt, s'approchant toujours, le vrombissement des projectiles ennemis. Et l'on ne touchait toujours pas la crête.

Le capitaine sentit sa poitrine s'opprimer et leva le bras en l'air. Les hommes durent souffler un instant. Ils étaient en route depuis quatre heures du matin et leurs jambes de quarante ans avaient déjà fourni un effort considérable. Lui-même ne le sentit que trop bien.

Mu de pitié, il regarda ces visages rouges et pleins de sueur et se troubla lorsqu'il vit venir à lui Weixler, marchant à grands pas. Pourquoi donc ne pouvait-il voir cette figure sans se sentir assailli, et pour ainsi dire, pris à la gorge par une haine qu'il eut de la peine à contenir ? A vrai dire, il aurait dû être rassuré de le voir ici, à ses côtés. Un regard sur ces yeux décidés devait suffire pour dompter toute défaillance. « A vos ordres, mon capitaine, l'entendit-il glapir », — je me rends un moment vers le flanc gauche. Il y a là une couple de clampins qui ne me plaisent pas trop. Surtout Simmel, le chien roux. Déjà maintenant, quand un schrapnell éclate au loin, il se terre comme un lièvre.

Marschner se tut, « Ce chien rouge ? » — Simmel ! N'était-ce pas le flanqueur du deuxième peloton, ce tassisier qui avait porté sur son bras cette gentille petite fille jusqu'à la dernière minute ? Jusqu'à ce que Weixler l'aurait brutalement chassé dans le wagon. Il sembla à Marschner qu'il voyait encore maintenant les regards effrayés que les enfants avaient jetés sur cet homme puissant, qui osait si brutalement invectiver leur père.

« Laissons-le, dit-il doucement, il prendra bien l'habitude. Il pense encore à ses enfants et ne semble pas encore désireux de les rendre orphelins. Tous les hommes ne savent pas être des héros. Il suffit qu'ils fassent leur devoir. Weixler prit une figure décontenancée et

sur ses lèvres erra ce sourire dur et méprisant, qui frappait le capitaine chaque fois comme d'un coup de fouet.

« Il n'a plus à penser à toutes ces niaiseries mais au seul serment qu'il prêta à son seigneur et maître. »

« Oui, oui, je le lui ai dit » reprit le capitaine froissé, et il s'étendit lentement dans l'herbe.

Il s'accroupit, la tête entre les mains et s'enfonça dans une rêverie si profonde qu'il oublia le temps et les lieux et que tous les efforts que fit Weixler pour le tirer de sa torpeur, en marchant à plusieurs reprises à côté de lui et en excitant bruyamment les hommes autour de lui, pour l'effrayer, restèrent vains. A la fin le galop d'un cheval tout près de lui le rappela à la réalité. Sur le chemin de terre, à mi-chemin de la crête, galopait un officier coiffé de haut képi des officiers d'état-major. Il s'arrêta, s'enquit avec bienveillance de la destination de la compagnie et exquissa un geste mystérieux quand le capitaine Marschner lui dit le numéro de la côte. « C'est là votre objectif » s'écria-t-il, et sa grimace changea en un sourire respectueux.

« Je vous souhaite bonne chance alors. Vous y serez tout juste au plus chaud de l'engagement. Depuis trois jours déjà les mangeurs de macaroni s'escriment à vouloir forcer ce passage. Je ne vous retiens donc pas plus longtemps. Les pauvres diables qui s'y trouvent verront la relève avec joie. Votre serviteur. Et bonne chance !... »

D'un geste élégant, il salua : son cheval hennit sous la pique de l'épéon et le voilà parti.

Le capitaine le suivit de son regard comme hébété. « Je vous souhaite donc bonne chance » lui sembla-t-il encore entendre dire.

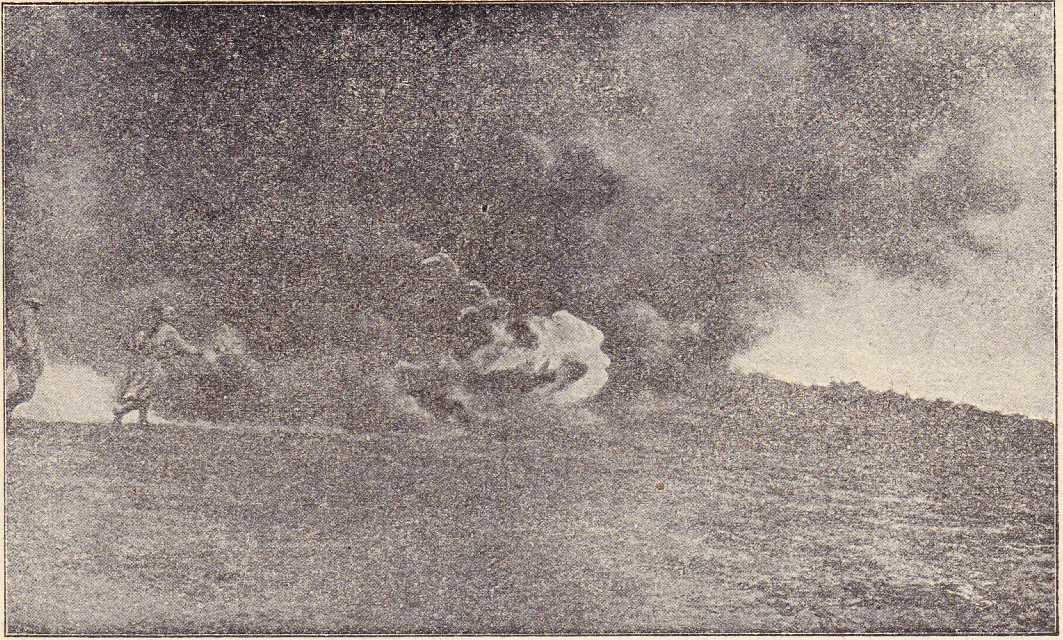
« Les pauvres diables qui s'y trouvent... » Le capitaine Marschner frissonna lorsque les paroles de l'officier d'état-major avaient subitement évoqué devant ses yeux la vision d'une tranchée bouleversée détrempée de sang où des hommes exténués jusqu'à la mort l'attendaient comme leur sauveur.

Il se redressa en maugréant, vaincu par la haine farouche de son temps. Il n'y avait plus d'échappatoire possible ! Chaque minute qu'il donna encore à ses hommes lui sembla un vol ou même un crime vis-à-vis des hommes qu'il devait relever.

D'un geste sauvage il leva le bras et marcha de l'avant, bien décidé à ne plus se reposer avant d'avoir atteint la tranchée qu'il devait occuper.

Son visage était blême et se couvrit d'un sourire pénible chaque fois qu'il entendit, sur le flanc le « En avant, en avant », sec et excitant de son lieutenant.

Tout à coup il s'arrêta net. Au martellement des mitrailleuses et aux détonations sans nombre se mêla brusquement un nouveau bruit qui surpassa à peine en siffant, le bruit déjà assourdissant. Il s'approcha tellement aigu, tellement menaçant et si rapide qu'il sembla que le bruit lui-même devint visible, comme s'il se créa un arc bruyant qui s'attacha là, tout près des oreilles et qui éclata, d'un coup sec, comme un fouet, ce-



Les Français attaquent derrière un nuage artificiel de fumée et de flammes.

pendant que, à deux pas en avant se forma un léger nuage et que des ballettes invisibles s'aplatirent d'un bruit net dans les herbes. Un shrapnel !...

Le capitaine Marschner se retourna, ahuri, et vit avec frayeur tous les regards braqués sur lui : un sourire étrange et honteux se dessina sur les lèvres de chacun. Il s'agissait cette fois de donner le bon exemple ! Il s'agissait de marcher toujours, insouciant, sans s'arrêter et sans regarder. Au fond, c'était bien égal ce qu'on faisait. Il n'y avait pas question ni de fuir, ni de s'abriter. Il fallait se fier à sa chance : c'était là, la seule protection possible. En avant donc, comme si l'on ne savait de rien. Il suffirait d'ailleurs qu'un seul agisse comme s'il ne se souciait de rien ; les autres auraient eu honte d'agir autrement, ils se contrôlèrent — mutuellement — et l'officier marcherait toujours ! Ne sentit-il pas lui-même combien le raidissait la sensation de se savoir épié. S'il avait été tout seul, il se serait probablement aplati par terre et aurait cherché un abri derrière la première pierre venue, si petite qu'elle put être.

« Ce n'était qu'un coup long : en avant mes enfants !... » s'écria-t-il, presque heureux à l'idée que son geste encouragerait ses hommes. Il n'eut pas fini de dire, qu'un second projectile éclata en sifflant.

Il raidit tous ses muscles et il grinça des dents de colère de sentir encore son corps se replier et sa tête s'enfoncer dans ses épaules.

Ce n'était pas l'horrible sifflement des projectiles qui l'effraya tellement, mais la précision remarquable de leur trajectoire qui se dessina devant lui avec netteté comme dans les représentations durant les théories de son instruction d'artilleur ; ce sentiment anti-naturel d'être forcé à saisir un bruit plutôt par les yeux que par les oreilles, voilà ce que la plus forte volonté ne pouvait contrebalancer.

Il n'y avait qu'une chose à faire : se figurer d'une leçon ou d'une autre de ne pas être absolument sans protection.

« Compagnie, pas de gymnastique ! » cria-t-il, en se servant de ses mains comme d'un porte-voix. Comme déchaînés, les hommes se ruèrent en avant. La tension s'effaça de leurs traits. Chacun ne s'occupe plus que de lui-même, on culbuta, on se releva, on saisit fiévreusement un objet d'équipement qui s'était décroché et, au milieu de cet essoufflement général, le sifflement strident des projectiles sembla se perdre un instant.

Après quelques instants il sembla au capitaine que

quelqu'un lui souffla quelque chose à l'oreille. Il retourna la tête et vit Weixler qui le suivait tout essoufflé.

« Quoi donc ! cria-t-il, en ralentissant involontairement son allure.

« Mon capitaine, j'ai l'honneur de vous signaler qu'un exemple sévère doit être donné ! Simmel, ce lâche démoralise toute la compagnie. A chaque sifflement de shrapnel il s'écrie : « Jesus-Maria », s'aplatit par terre et remplit les autres de frayeur. Pour donner un exemple on devrait le...

Une avalanche de shrapnels lui coupa la parole. Le sifflement sembla s'approcher et se fit plus distinct. Le capitaine crut voir une faulx immense et brillante lui foncer droit sur la tête.

Cette fois-ci il ne pouvait même pas cligner des yeux. Il se raidit comme chez le dentiste quand celui-ci ajuste le davier. En même temps il regarda fixement le lieutenant pour voir comment celui-ci se comporterait sous ce feu tant désiré.

Mais celui-ci ne semblait nullement se soucier des shrapnels. Il se redressa et jeta un coup d'œil inquisiteur vers le flanc gauche.

« Regardez donc, mon capitaine ! Le voilà encore par terre, ce maudit cretin ! Cette fois-ci je m'en vais...

Et avant que Marschner eut pu le retenir il s'élança déjà, s'arrêta à mi-chemin et revint en maugréant. « Il est touché » annonça-t-il en haussant dédaigneusement les épaules.

« Touché ? » laissa échapper le capitaine, et un goût amer lui sembla soudain coller la langue au palais. Il perçut le calme effrayant du visage de Weixler, son regard distrait et indifférent et inconsciemment il leva la main. Il aurait pu le giffler, tellement il était révolté par son impassibilité, tellement l'avait blessé cet « il est touché » prononcé d'une voix calme.

L'image de cette fillette avec son ruban clair dans ses cheveux roux et puis la vision d'un cadavre recroquevillé, tenant un enfant dans ses bras, lui passa comme un éclair devant ses yeux. Comme dans un brouillard il vit passer Weixler, poursuivant la compagnie et il courut vers l'autre côté où il eut deux brancardiers agenouillés près d'un objet invisible.

Le blessé était étendu sur le dos : ses cheveux roux encadraient un visage verdâtre et immobile. Il y a quelques minutes à peine, le capitaine Marschner avait encore vu courir cet homme, il avait encore vu ce même visage tout rouge et excité par la chaleur. Ses genoux

Méchirent et comme une sensation de froid il sentit un changement inexplicable et rapide dans son corps. Était-ce possible ? Tout ce sang pouvait-il s'échapper ainsi en une seule seconde ; un homme sain et vigoureux pourrait-il s'effondrer si complètement en quelques instants. Quelle était donc la force infernale d'un morceau de mitraille qui pouvait accomplir en une seconde entre deux souffles, l'œuvre d'une longue maladie mortelle.

« Ne vous inquiétez pas Simmel » balbutia le capitaine, appuyé sur l'épaule d'un brancardier, « on vous transportera en bas avec les blessés » et avec un profond soupir il laissa échapper ce mensonge : « c'est encore vous qui rentrerez à Vienne, le premier ». Il essaya d'ajouter un mot au sujet de la petite fille, mais il ne parvint plus à proférer un mot. Il avait peur d'entendre le moribond appeler les siens et il frissonna quand il vit lentement s'ouvrir cette bouche grimaçante de douleur. Il vit s'entrouvrir ces yeux ; il trembla de voir ce regard mourant qui ne trouvait plus rien de matériel pour s'y accrocher et qui semblait chercher quelque chose d'immatériel à travers tout son entourage dans le profond lointain. Le corps se tordit sous les mains auscultantes du brancardier. De cette poitrine labourée bouillonnante de sang sortaient des sons rauques qui firent monter à la bouche une écume sanglante crevant comme des bulles.

« Simmel ! Que veux tu Simmel !... » supplie Marschner penché très bas sur le blessé. Et il écouta, avec une attention tendue ce que celui-ci balbutia, convaincu qu'il était, qu'il s'agissait de recueillir un suprême message pour les siens !

Il respira plus librement lorsqu'il sembla voir que les yeux entrouverts se retrouvèrent enfin dans la réalité et restèrent attachés avec une expression de frayeur et d'investigation sur son propre visage. — « Simmel ! répéta-t-il, et il prit la main qui chercha la blessure en tremblant.

« Simmel ! ne me reconnais-tu pas !... »

Simmel fit un signe de tête. Il ouvrit de grands yeux, les coins de sa bouche se creusèrent et tristement, amèrement — sembla-t-il au capitaine — une plainte sortit de la poitrine brisée.

« Mal... mon capitaine... si mal ! » et après un cri de douleur bref et râlant, il répéta en écumant, d'une voix aiguë et terrible « mal... mal ! » et il battit des pieds.

Le capitaine Marschner se redressa.

« Emportez-le là-bas », commanda-t-il, presque inconscient, ne sachant ce qu'il faisait, il se boucha les oreilles et il se mit à poursuivre la compagnie qui se tenait déjà sur la crête.

La tête entre les mains, serrée comme dans un étou, et tout haleçant, il se rua en avant, poussé pour ainsi dire par les plaintes du moribond qui lui semblaient le poursuivre comme une hache menaçante. Il voyait le corps recroquevillé qui se tordait, il voyait ces traits pâlis en un seul instant, il voyait ces yeux jaunes et vitrifiés, et la plainte du moribond « ah ! si mal, mon capitaine » le poursuivait et le prit pour ainsi dire à la gorge, de sorte qu'en arrivant sur la crête il tomba anéanti, comme étouffé, comme si le sol venait de lui manquer subitement sous les pieds.

Devant lui, en bas, s'étendait le champ de bataille, effrayant et sombre. Plus un arbuste, pas une tache de verdure. Un désert de pierre, haché, sillonné, retourné, sans un signe de vie. Les tranchées qui, du fond de la vallée, grimpaient sur le versant de la colline opposée donnaient avec leurs défenses de fils de fer barbelés, l'image d'une main ouverte dont les ongles se cramponnaient dans la terre.

Involontairement Marschner se retourna encore une fois.

Derrière lui la pente descendait rapide et verte jusque dans le bosquet sous le couvert duquel il avait laissé le petit groupe : et plus loin encore, se dessinait le blanc chemin comme une rivière coulant au milieu des prés. Un brusque détour, et finie la verdure.

Toute manifestation de la vie disparaissait, anéantie par les canons et les explosions qui résonnaient dans le vallonn vert comme le martèlement du pouls chez un malade fiévreux.

De temps à autre se tressaient d'immenses colonnes de fumée et de terre et cachaient, pour un moment, une portion de cette solitude calcinée sur laquelle se dessinaient des arbres mutilés, presque découpés au couteau, comme un défi à l'imagination impuissante de reconstituer dans ce champ de la mort, le paysage rustique qui s'y trouvait avant que le vent de folie et de destruction n'y ait soufflé, convertissant tout en ruines.

Et c'est dans ce vallonn infernal qu'il devait descendre à présent ! Vivre là-bas cinq jours et cinq nuits, avec un troupeau de damnés, lancés dans ce gouffre, amorces vivantes pour attirer l'ennemi.

Tout seul maintenant, épié par personne, entouré par les explosions des projectiles qui tombaient ici comme une pluie, le capitaine Marschner donna libre cours à sa fureur impuissante contre le monde mauvais, cause de tous ces malheurs.

Il cria sa haine à pleins poumons, au milieu de ce vacarme inouï et s'élança en avant lorsqu'il aperçut, dans le fond du vallonn, ses hommes qui avaient presque atteint l'entrée des tranchées, et derrière eux, Weixler, qui les suivait comme le boucher suit un troupeau de bœufs, qu'il conduit à l'abattoir. Le capitaine vit combien ils se hâtaient, il vit comment les nuages des explosions se multipliaient au-dessus de leurs têtes ; il vit entre eux et lui, dispersés sur la pente par-ci par-là, comme des havresacs abandonnés, des petits sacs gris bleu, les uns immobiles, les autres se tordant comme de grandes araignées, puis il vola en avant.

Comme un fou, il dévala la pente, sentant à peine ses pieds toucher le sol, n'entendant plus le crépitement des éclats d'obus, volant plus qu'il ne courait, trébuchant sur quelque racine calcinée, tombant, se redressant pour bondir encore en avant, sans regarder autour de lui, presque les yeux fermés.

De temps à autre, il vit — comme à travers la portière d'un train — un visage émacié glisser devant lui, une fois il lui semble entendre une voix suppliant pour avoir de l'eau, mais il ne voulut rien entendre, il continua toujours son chemin, aveugle et sourd, toujours plus en avant, fouetté par la frayeur que lui causa ce « si mal ! » sonnait comme une menace.

Une seule fois il s'arrêta, cloué au sol, comme s'il venait d'être pris dans un piège. Une main l'avait retenu, qui se dressait comme sculptée dans la pierre rigide et sale, les doigts crochus.

Il ne vit pas de visage et ne put donc savoir qui le menaçait de son poing mort. Tout ce qu'il savait, c'est que, deux heures auparavant, cette main vivait encore, que là-bas, dans le bosquet, elle avait peut-être encore coupé une tranche de pain ou écrit une dernière carte-lettre. L'épouvante le saisit, à la vue de ces doigts, et infusa une nouvelle force dans ses jambes, de sorte qu'il s'élança en avant, à grandes enjambées, jusqu'à ce qu'il fut arrivé, tout essoufflé et une vapeur rouge dans ses yeux, tout en bas près de sa compagnie, à l'entrée des tranchées.

Weixler s'avança fièrement et lui annonça la perte de quatorze hommes.

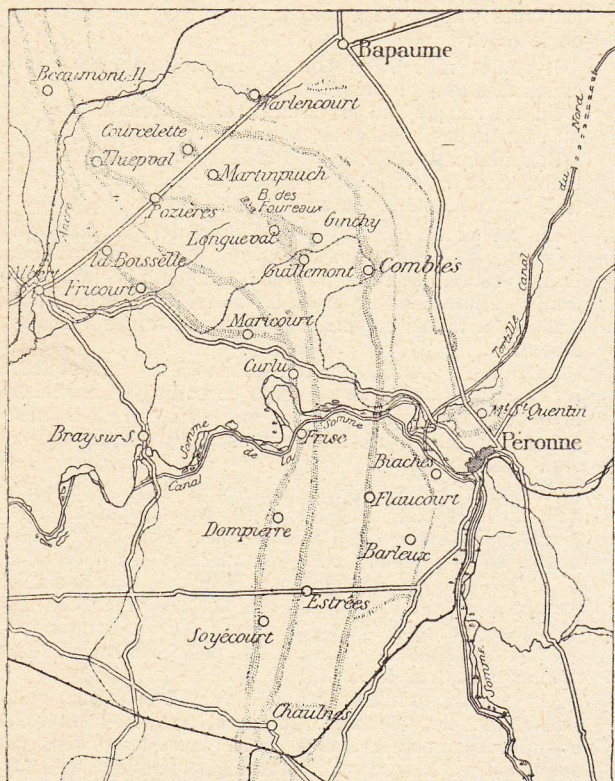
Marschner perçut l'orgueil dans cette voix qui sembla claironner le triomphe de la tâche accomplie comme la jubilation d'un jeune homme qui force avec dignité le son de sa voix. Qu'importaient à cet adolescent les blessés qui se tordaient là-haut sur le versant de la colline ? Le malheureux rouquin et ses lamentations — les enfants privés de leur soutien et qu'attendaient la mendicité et peut-être l'affreuse prison. — ce n'étaient que des figurants, le fond de la scène, sur lequel se dessinait lumineusement l'audace de Weixler. Quatorze corps ensanglantés jalonnaient le chemin qu'il avait parcouru, sans frayeur. N'avait-il pas le droit d'en être fier ?

Anéanti par l'intensité de ses sensations, le capitaine Marschner rampa dans les tranchées comme un ver.

Et toujours pas la fin des tranchées !

Marschner sentait ses forces dépérir, il trébuchait de plus en plus et fermait ses yeux épouvantés à la vue des traces sanglantes qui marquaient le chemin parcouru par les blessés.

Brusquement il redressa la tête. Une nouvelle odeur vint à sa rencontre, une espèce de douce puanteur ou



Le champ de bataille de la Somme. Le pointillé gris indique les positions allemandes.

se fit de plus en plus perçante et qui, enfin, à une excavation dans la paroi gauche de la tranchée, sembla se lever comme un nuage malsain.

Saisi de dégoût, il se retourna et, dans l'excavation il aperçut un monceau d'uniformes salis et déchiquetés, amoncelés en un tas aux contours très durs.

Lentement ses yeux parvinrent à saisir toute l'horreur de ce tas. Des soldats tués étaient rassemblés là, comme un tas de planches et de madriers dans un chantier ; tous tordus, comme ils étaient entrés dans la mort. Les bâches de tentes dont on les avait couverts avaient glissé et laissaient apparaître des visages blêmes et pierreux, des joues creuses et des yeux exorbités. Les bras de ceux du dessus pendaient lamentablement jusqu'au sol ; ils semblaient vouloir saisir les visages en-dessous et présentaient déjà plusieurs taches de corruption.

Le capitaine Marschner poussa un cri et courut plus loin.

Sa tête balança sur ses épaules, ses genoux fléchirent de sorte qu'il lui sembla que le sol montait toujours lorsque tout à coup il vit apparaître une figure inconnue qui attira son attention et modifia sa posture.

Un sergent-major inconnu le fixa, sans parler, avec des yeux brillants de fièvre dans son visage émacié. Pendant une seconde il sembla étourdi, puis il ouvrit une bouche toute grande, battit des mains, fit un saut comme un danseur et s'éloigna, à grands pas, sans se soucier de faire le moindre salut.

« La relevée », cria-t-il en courant : il s'arrêta devant un trou obscur qui bétait dans la paroi de la tranchée, et se plaçant devant cet orifice, il poussa un cri de jubilation, assourdi par des sanglots.

« La relève, mon lieutenant ! Voici la relève ! »

Le capitaine le suivit des yeux, il entendit l'appel et ses yeux se mouillèrent, tellement l'émotionnait ce cri de délivrance. Lentement il suivit le sergent, et comme si des morts étaient ressuscités à l'appel de celui-ci — il vit sortir, de tous les coins, des visages pâlis, des blessés avec des pansements saignants, des formes qui titubaient, armées de fusils.

Ils affluaient de tous côtés, le regardaient avec des yeux ébahis en murmurant le mot « relève » jusqu'à ce

que l'un d'eux poussa un hurra frénétique qui se répandit comme une trainée de poudre, trouvant son écho dans des bouches invisibles qui le répétaient.

Emu, Marschner courba la tête et passa rapidement la main sur les yeux, lorsque le commandant, sortant du trou, vint à sa rencontre.

Il n'y avait plus rien de vivant dans cet homme : son visage était gris-cendre, ses yeux éteints, mats et cernés d'un large bord, les paupières gonflées et rougies par les veilles. Ses cheveux, sa barbe et ses habits étaient couverts d'une sale couche de boue, de sorte qu'il sembla sortir tout juste du tombeau.

Sa main qui, après avoir esquissé un salut militaire, s'empara de la main droite du capitaine avec une joie débordante, était froide et moite de transpiration et de boue. Le contraste entre ce squelette couvert d'habits, et ce masque hébété, et la vivacité exubérante avec laquelle il courut à l'encontre de ses libérateurs, était déroutant.

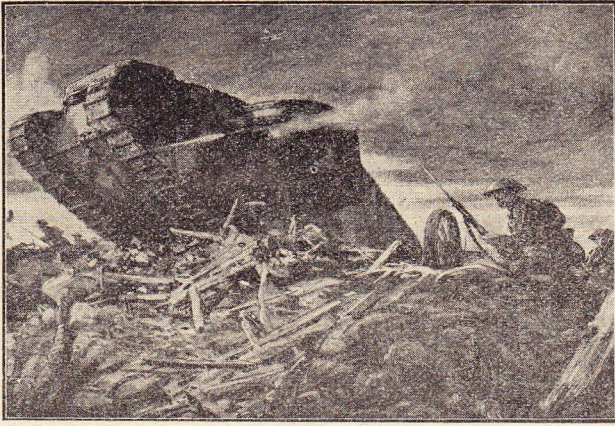
Les mots tombaient comme en cascade de ses lèvres gercées. Il attira Marschner dans le trou où celui-ci trébucha, comme aveuglé, et le fit asseoir sur un siège à peine visible. Il dansa, se battit les flancs, arpena l'abri de long en large, se jeta sur son lit de camp dans un coin, demanda à plusieurs reprises une cigarette qu'il jeta après avoir fumé deux bouffées puis il en demanda une autre.

« Dans trois heures donc » jubila-t-il, avec une joie forcée, « trois... non ! Dans une heure, il aurait été trop tard. Savez-vous combien nous avons encore de cartouches ? Onze cents en tout et pour tout ? Plus un chargeur pour mitrailleuse, un téléphone cassé depuis la nuit dernière et pas moyen de disposer d'une patrouille pour le réparer : j'avais trop besoin de mes hommes dans les tranchées. Nous sommes venus à cent septante-quatre et il me reste encore trente-et-un hommes, plus onze blessés incapables de manier un fusil. Trente-et-un hommes pour la défense de toute la tranchée. Cette nuit il y en avait encore quarante-cinq lorsque se déclancha l'attaque : nous avons encore une fois refoulé l'ennemi, mais nous avons perdu encore quatorze hommes. Nous ne sommes seulement pas encore parvenus à les enterrer. Les avez-vous vus près de l'abri des hommes ? »

Le capitaine le laisse parler, il s'était assis, silencieux, les coudes sur la table et la tête entre les mains. Les yeux erraient dans cet espace enfumé et sombre rempli de l'odeur de la lampe à pétrole. Il vit dans un coin de la paille fourrée, et, près de l'entrée l'appareil téléphonique abandonné, une caisse à conserves sur laquelle était étendue une carte géographique chiffonnée ; plus loin un tas de fusils et un monceau d'uniformes portant une étiquette, et il se sentit lentement envahir par un frisson glacé qui sembla lui monter et qui le suffoquait, comme si le plafond de terre de l'abri, soutenu par des planches fondues et menaçant de s'effondrer, pesait tout entier sur sa poitrine.

Cette apparition qui faisait des gambades, sans tête de mort ricanante et qui avait été jeune huit jours auparavant, l'impressionna comme dans un cauchemar, et à l'idée que son tour était arrivé de vivre pendant cinq, six, peut-être huit jours cette même vie et de voir les mêmes horreurs que celles que l'autre lui dépeignait en ricanant, son découragement se changea en un sentiment de haine farouche qu'il ne comprima que facilement. Il aurait bien pu crier, bondir et s'enfuir en maudissant du plus profond de son âme les hommes qui l'avaient jeté dans cette aventure pour y devenir fou ou y périr.

Il ne parvint pas à comprendre comment il avait pu se faire conduire jusqu'ici. Il n'avait ni motifs, ni but : il ne vit plus de trou dans la terre, les corps qui se décomposaient à l'extérieur, il vit seulement, à ceux pas de cette destruction, la ville de Vienne, qu'il avait quittée, il y a deux jours à peine, avec ses trams, ses vitrines, ses gens qui saluent et ses salles de spectacle. Il entra dans le boyau qui conduisait en haut et, maintenant seulement il s'aperçut que le calme s'était rétabli et qu'on n'entendait plus le sifflement et l'explosion des projectiles.



Un char d'assaut anglais écrasant tout sur son passage.

Les autres aussi étaient devant les crénaux et l'immobilité de leurs épaules l'effraya.

Tout à coup un frisson passa le rang attentif. Weixler bondit en arrière, culbuta presque le capitaine, cria : « Les voilà », s'élança plus loin dans le boyau et souffla de toutes ses forces dans la trompe d'alarme.

Anéanti, Marschner le regarda faire, s'approcha péniblement des crénaux et jeta les yeux sur ce champ fumant qui se valonnait, au-delà des fils de fer barbelés, gris, déchiquetés et saignants comme le cadavre gonflé d'un géant.

Et sur ce fond éblouissant dansaient de noires silhouettes comme des cousins dans un microscope ou des Indiens qui brandissent le « Tomahawk ». Elles étaient encore bien minces, disparaissaient parfois, bondissaient à nouveau, s'approchaient en brandissant leurs fusils comme les bras d'un polype et leurs cris devenaient plus distincts, à mesure qu'ils approchaient, s'intensifiaient comme un aboiement lointain de chiens, perçants quand l'ennemi criait « Avanti » coupé par des grondements plus sourds quand le « Corragio » passait dans leurs rangs. Contre le parapet s'étaient massés ses hommes, se touchant par l'épaule, les visages comme pétrifiés, blancs comme de la craie, les lèvres pincées; ils tenaient leurs fusils prêts à faire feu : un monstre aux cents bras et aux cents yeux.

« Ne tirez pas ! ne tirez pas ! ne tirez pas ! » glopissait la voix de Weixler tout le long du boyau. Son cri s'empara de toutes les poitrines et retint les mains fiévreuses qui armaient déjà les fusils. Déjà la première grenade à main vint exploser dans la tranchée ! Le capitaine les vit arriver; il vit un de ses hommes étendre les bras, tourner sur lui-même et tomber en avant, touché à la tête. Puis, enfin, les mitrailleuses se mirent à crépiter, et immédiatement après les coups de fusils éclatèrent, tous presque d'un seul coup.

Un désir affreux et dégoûtant se peignit sur tous les fronts. Beaucoup hurlèrent leur haine et leur colère lorsque de nouveaux rangs se découvrirent derrière les premiers décimés; les canons des fusils étaient déjà rouges, et toujours s'approchait le tonnerre des « corragio ». Comme saisies de rage, les silhouettes dansaient là-bas, sautaient en l'air, culbutaient et s'entrelaçaient comme si cette orgie de la guerre atteignait à ce moment aux paroxysmes.

Puis le capitaine Marschner vit comment l'homme, à ses côtés, pencha son fusil vers le sol, et d'un geste fébrile il vit mettre la baïonnette au bout du canon fumant. Un sentiment de dégoût le prit à la gorge, il ferma les yeux et s'appuya contre le parapet, puis se laissa glisser au fond de la tranchée.

Devait-il... devait-il donc voir cela... Voir des hommes s'entretuer ? Il sortit le revolver de sa gaine, prit ses cartouches et jeta le tout. Maintenant il était sans défense et se calma, il se redressa, soulevé par un calme étrange, prêt à se laisser anéantir par une de ces bêtes

sauvages s'approchant toujours fouettées par le vertige de la mort.

Il voulut mourir en homme, sans haine, sans rancune, les mains propres...

Un cri rauque, un cri affreux et surhumain près de lui ramena ses idées dans la tranchée.

Une immense colonne de feu s'abattit comme un arc tendu dans la tranchée et glissa sur l'épaule du gros tailleur du premier peloton.

En un clin d'œil tout le côté droit de l'homme avait pris feu. Il se roula en hurlant sur le sol, se tordit en criant, se redressa de nouveau et circula comme une torche allumée et rugissante dans la tranchée, puis s'abattit à moitié consumé et se raidit après quelques secousses.

Le capitaine Marschner le regarda étendu à ses pieds, respira l'âcre odeur de ce corps carbonisé, et instinctivement ses yeux se portèrent sur la cicatrice blanche qu'une brûlure avait laissée sous le pouce, quand il était encore enfant.

A ce moment un vibrant hurra de délivrance, sorti de toutes les poitrines. L'attaque était repoussée ! Le lieutenant Weixler avait visé le lance-flammes et l'avait abattu de sa première balle. La main raidée de celui-ci avait porté le jet de feu en arrière, qui s'était abattu comme une fontaine de flammes sur les rangs décimés de l'assaillant qui avait été surpris par le danger imprévu et s'était reculé vers ses positions sous le feu meurtrier de tous les fusils.

Les soldats tombèrent comme écrasés, les yeux enfoncés dans leurs orbites, comme si une main invisible avait brusquement coupé le contact avec le courant qui avait soutenu ces corps anéantis. Quelques-uns, vaincus par la fatigue s'étaient appuyés, blanc comme un linge, contre la paroi au retranchement et vomissaient.

Marschner aussi se sentit devenir malade et en trébuchant il sortit du boyau.

Il voulut être seul dans son abri et se défaire de son désespoir, n'importe comment.

« Hola ! » s'écria Weixler tout à coup, au milieu du silence, et il s'élança, vers la gauche où les mitrailleuses étaient braquées.

Le capitaine se retourna, monta sur l'estrade du fond de la tranchée et jeta ses regards en avant de celle-ci sur le champ de bataille :

Là, tout près des fils de fer, un Italien était agenouillé; le bras gauche pendait lamentablement et le bras droit était levé implorant la clémence : il essaya de gagner leur ligne. Plus en arrière quelque chose se mouvait, caché derrière son compagnon. Trois blessés rampaient là, aplatis sur le sol, vers leur propre tranchée; on distingua très bien comment ils s'abritaient derrière les cadavres, puis se terraient pour échapper à la vue de l'ennemi.

Quel spectacle lamentable que ces hommes, abandonnés du ciel, que s'accrochaient de toutes leurs forces à ce petit reste de vie, épiés déjà par la mort et avec l'éternité au-dessus de leur tête.

« N'a-t-on pas une corde quelque part », demanda un vieux caporal.

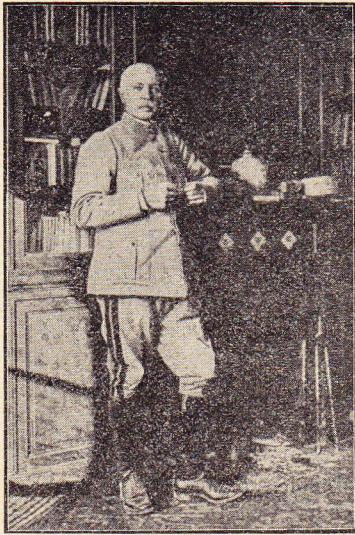
« Un vrai péché d'abandonner ce pauvre diable de Salomucci. Tâchons de l'amener jusqu'ici ! »

Au milieu de ces paroles la mitrailleuse se mit à crépiter. On vit l'homme agenouillé devant les fils de fer écouter attentivement, puis se redresser comme s'il voulait prendre son élan, puis, il s'affala vers l'avant; derrière lui on vit gicler la terre sous la balle; les autres blessés bondirent comme des serpents blessés. Tous les trois se remuèrent encore d'une légère secousse, et ce fut tout.

Un instant le capitaine Marschner regarda, ébahi, la bouche grande ouverte sans pouvoir articuler un son. Puis il hurla d'une voix étranglée de dépit et de rage « Lieutenant Weixler ! »

« A vos ordres, capitaine !... » lui répondit celui-ci sans s'émuover.

Marschner, rouge d'indignation, courut droit sur lui, les poings crispés. « Avez-vous tiré ? » hurla-t-il, hors d'haleine.



Le général Fayolle, le héros de la Somme.

Le lieutenant le fixa, étonné, porta le petit doigt à la ceinture du pantalon, et avec un salut militaire: « Oui, capitaine », fit-il.

Une fois de plus Marschner ne put proférer un mot, ses dents claquèrent. Enfin, tremblant de tous ses membres, il balbutia : « C'est une honte : un soldat ne tire pas sur des blessés sans défense : tenez le vous pour dit ».

Weixler blâmit. « Capitaine, celui qui se trouvait près de nous couvrirait la retraite des autres, je ne pus l'épargner. » Puis d'une voix grossissante de colère il ajouta dédaigneusement : « Et puis, j'ai pensé que nous avons déjà trop de ventre affamés à nourrir. »

Comme un chien blessé le capitaine bondit sur lui et lui cria en battant du pied : « Vos pensées ne m'intéressent pas. Je vous défends de tirer sur des blessés; aussi longtemps que je commande ici un blessé est chose sacrée. Qu'il vienne à nous où s'en retourne vers les siens ! M'avez-vous bien compris ? »

Le lieutenant prit fièrement une attitude militaire : « Alors, dit-il, je vous prie de me mettre cet ordre par écrit. Je considère comme de mon devoir de faire le plus de tort possible à l'ennemi. Un homme que je laisse aller aujourd'hui reviendra dans deux mois et tuera peut-être dix des nôtres ! »

Une seconde ils se trouvèrent face à face et se torsèrent comme deux ennemis prêts à se livrer un combat mortel.

Alors Marschner courba la tête et répondit calmement : « Vous aurez l'ordre écrit », puis il se retourna et s'éloigna.

Devant ses yeux, il vit danser des balles peintes, il dut faire un effort pour ne pas trébucher, puis, arrivé dans son abri il s'affala, rompu, sur la caisse à conserves.

Insensiblement sa haine se changea en un découragement profond. Il comprit qu'il avait eu tort. Pas devant sa conscience !

L'action du lieutenant était un vulgaire et lâche assassinat, mais ni lui, ni sa conscience, ni cette impasse devaient avoir tort. Qu'y faire ! S'il avait le malheur de donner l'ordre écrit à Weixler, celui-ci y prendrait l'occasion de se faire valoir et lui-même serait traîné devant l'auditeur militaire.

Mais il ne fournirait pas cette occasion à cette brute ! Il se rendrait plutôt lui-même au quartier général, et il irait cracher à la face de ces grands seigneurs qu'il ne supporterait pas plus longtemps ce massacre infâme, qu'il ne voulait plus faire la chasse à des êtres humains, quelque soit l'uniforme qu'ils portaient, comme on traquait des fauves. Alors seulement cette duplicité finirait. Que lui importait qu'on le fusille ou qu'on le pendre comme un vulgaire brigand. Il leur montrerait qu'il n'avait pas peur de mourir.

D'un pas ferme il sortit et commanda à un homme

de mander le lieutenant. O, combien il était apaisé et calme ! Il entendit encore une fois le feu des Italiens se concentrer sur la tranchée et s'avança posément, comme un promeneur.

« Les voilà qu'ils nous lancent de gros obus », annonça un caporal en regardant le capitaine d'un regard plein de désespoir.

Mais celui-ci continue sa marche, sans plus se laisser émouvoir par ce mot plein d'angoisse. Tout cela ne l'importait plus maintenant. Il remettrait le commandement au lieutenant Weixler et c'est cela qu'il voulut lui dire : c'est à peine s'il pouvait encore différer le moment de se débarrasser de sa responsabilité.

Et, comme Weixler tardait à venir, il se glissa à travers le boyau dans la tranchée de combat. Les petits yeux méchants du lieutenant l'aperçurent et cherchèrent l'ordre écrit dans sa main.

Marschner ne remarqua même pas ce regard, mais il lui cria d'une voix menaçante :

« Lieutenant, je vous remets le commandement de la compagnie jusqu'à ce que... »

Un sifflement sec d'une force inouï lui coupa la parole. Il l'avait senti : « Ceci st pour moi ! », puis il ne vit même plus qu'une espèce de baleine noire tomber du ciel devant ses yeux... puis un cratère s'ouvrit sous ses pieds et une mer de flammes qui lui entrèrent jusque dans les poumons.

Lorsqu'il reprit lentement ses sens il était écrasé sous un écoulement du sol; la main gauche et la tête seules étaient restées libres; il ne sentait plus rien du reste de son corps.

Tout son corps semblait devenu inerte, il ne parvint pas de trouver ses jambes, il n'aurait pas su bouger le moindre membre; il n'avait qu'une sensation de brûlure et de remous qui se terminait quelque part dans son cerveau, lui consumait la tête et avait gonflé sa langue comme une masse de chair dans sa bouche.

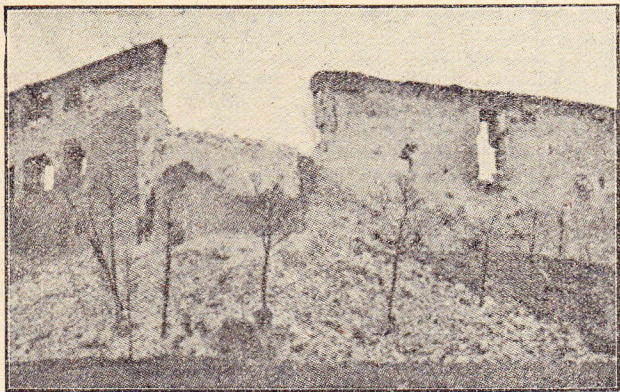
« A boire », gémit-il. N'y avait-il donc plus une âme qui ferait couler une goutte d'eau fraîche dans sa bouche brûlante?... Plus personne... Mais, Weixler ? où peut-il bien être? Il se trouvait cependant bien à ses côtés, où bien... où bien... mais alors celui-là devait cependant être blessé, lui aussi !

Il voulut se lever, — il voulut!... Comme une grue qu'essaye de lever une trop lourde charge il fit des efforts pour porter sa main gauche à la tête, et lorsque, enfin, il parvint à faire glisser sa main dans sa nuque, il sentit, avec horreur que ses doigts se fermaient dans une masse tiède et visqueuse, dans laquelle ses cheveux mêlés à du sang caillé lui collaient à la main comme un feutre mouillé et tiède.

— Mourir ! pensa-t-il, et un froid glacé lui parcourut tout le corps. Mourir, ici, abandonné de tous... Et Weixler alors... Il lui fallait savoir ce qu'il lui était advenu... il le fallait !... Avec un effort surhumain il souleva sa tête et la main gauche de façon à pouvoir regarder à deux pas dans la tranchée. Et alors, il perçut Weixler, le dos tourné vers lui, le bras droit collé au corps et les épaules dressées comme dans une crampe. Il se leva encore un peu, il vit le sol, et une ombre large et noire formée par le corps de Weixler.

— Du sang?... Il saigne donc !... ou bien ! — C'est bien du sang cependant !... ça ne peut être que du sang... Il s'étendait d'une façon si bizarre, et montait, en un fil mince et rouge le long du corps de Weixler jusqu'à l'endroit où celui-ci se tenait le corps... comme s'il voulait arracher des racines qu'il avaient cloué au sol... Il lui fallait voir !... il pencha la tête en avant... et laissa échapper un cri d'horreur. — lorsqu'il vit que le malheureux traînait ses intestins derrière lui — Weixler !... fut le cri qui s'échappa de sa bouche, un cri plein de compassion.

Le malheureux se retourna lentement, regarda Marschner d'un regard interrogateur, avec des yeux ébahis dans un visage pâle et triste. Moins d'une seconde il resta ainsi, alors il perdit l'équilibre, culbuta et disparut hors du cercle de vision du capitaine. Ils n'avaient seulement pu se regarder, le visage du mourant n'avait fait que glisser devant lui. Et cependant, elle resta là, devant lui, en l'air, avec un trait doux et



Congy le Château. — Le château détruit

plaintif autour des lèvres minces, avec une expression ineffaçable de résignation calme et d'effroi.

— Il souffre !... pensa Marschner avec rage. — Il souffre... jubila-t-il en son for intérieur. Et son visage était comme inondé d'une douce lumière... Ses mains, collantes de sang firent quelques mouvements en l'air, comme des caresses... puis sa tête se pencha en arrière, et les yeux s'éteignirent.

Les premiers soldats qui parvinrent à percer l'éboulement le trouvèrent déjà inanimé : autour de sa bouche, malgré la blessure horrible, sembla errer un sourire calme, presque heureux.

L'AMÉRIQUE EN GUERRE.

L'Amérique ! Que de fois les yeux ne s'étaient-ils tournés vers ce pays. Tous les pays belligérants avaient plaidé leur cause aux Etat-Unis d'Amérique. L'Allemagne essaya de se justifier des atrocités commises en Belgique. La Belgique et la France se plaignaient des crimes commis sur leur territoire. Les déportations en Belgique, par exemple. Comme espoir suprême on se plaignit auprès de Wilson de cet excès de tyrannie, mais von Bissing à son tour, essaya de justifier ses actes à un correspondant d'un des plus importants journaux d'Amérique.

Lorsque, vers la fin de 1916, on parla de « Paix », Wilson deviendrait un médiateur.

Mais l'heure de la paix n'avait pas encore sonné. Au contraire, plus cruelle que jamais la guerre se prolongerait, car l'Amérique se rangea aux côtés de l'Entente.

Le point de dissension entre l'Amérique et l'Allemagne était causé par la guerre sous-marine. Wilson avait déjà protesté à plusieurs reprises, contre le torpillage de bateaux transportant des citoyens américains, mais l'Allemagne répondant toujours par autant de notes pour justifier son attitude. Mais tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se brise.

Déjà le torpillage du « Lusitania » avait tendu les relations. Dans les mémoires de l'ambassadeur Gérard, nous lisons :

« Tous les témoignages désignent l'Empereur comme le chef responsable qui ordonna ou laissa accomplir cette sorte d'assassinat.

« Les ordres furent lancés au cours d'une période où Guillaume II dominait l'Etat-Major général.

« Au cours de l'entretien que j'eus avec l'Empereur au mois d'octobre 1915, celui-ci me déclara qu'il n'aurait pas coulé la « Lusitania », qu'un gentilhomme n'aurait pas voué tant de femme et d'enfants à la mort.

« Cependant, il n'a jamais désapprouvé l'ordre.

« Quelle excuse boiteuse !

« Un homme est responsable des résultats naturels et logiques de ses actes.

« L'effusion de sang dans une guerre légitime est vite oubliée, mais le coup lâche par lequel le Kaiser essaya de terroriser l'Amérique en vouant à une horrible mort les paisibles passagers de la « Lusitania », restera tou-

jours une barrière entre l'Allemagne et l'Amérique, à moins que le peuple allemand ne profère contre cet acte abominable, une condamnation exprimant un sincère repentir.

« La nouvelle du torpillage de la « Lusitania » tomba sur les Américains de Berlin comme un coup de foudre. Nous n'avions pas eu, comme nos compatriotes restés en Amérique, les avertissements de Bernstorff pour nous y préparer.

« J'étais persuadé que j'allais être rappelé sur l'heure. Tout en faisant mes préparatifs de départ, je dépêchai un secrétaire chez le directeur d'une des principales banques d'Allemagne, un ami personnel, pour le prier, au cas où nous partirions, de vouloir bien recevoir en dépôt dans sa banque notre argenterie, nos tableaux, etc. Il répondit à mon secrétaire :

« — Dites au « Juge » Gérard que j'aurai soin de tous les objets précieux qu'il veut bien me confier, mais dites-lui également que si la « Mauretania » prend la mer demain, nous coulerons ce navire comme les autres.

« Telle était l'attitude de la majorité des hommes d'affaires d'Allemagne.

« Les pertes allemandes sur les champs de bataille étaient, à cette époque, considérables. On était habitué à lire, chaque jour, de longues listes de morts et de blessés, et tout préparé à apprendre que les torpillages des sous-marins causaient des victimes. Ce fut donc dans tout l'Allemagne un sentiment de joie.

« On croyait que la victoire était proche, que ces maudits Yankees seraient tellement effrayés qu'ils n'oseraient plus voyager sur des navires britanniques, que la guerre sous-marine serait un grand succès, que la France et l'Angleterre, privées de denrées, d'acier et d'approvisionnements d'Amérique, seraient amenées bien tôt à demander la paix, étant donné surtout que l'habile — bien qu'ilégale — invasion de la France par le territoire belge eût privé les Français des meilleures régions de charbon et de fer de leur pays.

« Je me rappelle qu'un des ministres de l'Empereur, homme plein de sens, s'en montra très affecté dans l'intimité, regrettant, sinon l'acte lui-même, du moins la politique trompeuse qui était appelée — ainsi qu'il le prévoyait déjà — à diriger les sympathies de l'Amérique vers les peuples de l'Entente.

« Nombre d'intellectuels pensaient de même et aussi nombre de commerçants surtout ceux de Hambourg et de Francfort, qui jugeait d'expérience, ayant eu l'occasion de voyager et sachant combien ces actes de sauvagerie allaient influer d'une façon profonde sur un peuple aussi pacifique. Beaucoup d'entre eux me confièrent leurs appréhensions.

« Le torpillage de la « Lusitania » doit être considéré comme la plus grande défaite éprouvée par l'Allemagne au cours de cette guerre, me disaient-ils.

« Les conséquences en sont incalculables.

« Quant à l'acte lui-même, on ne l'oublira jamais.

« J'ai entendu dire que dans certaines régions d'Allemagne les collégiens avaient eu un jour de congé pour célébrer le torpillage de la « Lusitania ».

« J'étais trop occupé, à ce moment-là, trop anxieux au sujet de l'avenir qui nous était réservé, pour chercher à me rendre compte de l'état d'esprit qui régnait dans les autres parties de l'Allemagne, mais exception faite du ministre, des intellectuels et des commerçants dont je viens de parler, il n'y eut aucune manifestation de regret. On peut même dire que la joie se répandit dans toute l'Allemagne.

« L'acte fut considéré comme un coup décisif. Le peuple allemand eut l'impression qu'on approchait de la victoire et qu'aucune puissance sur terre n'allait pouvoir résister à la force brutale de l'empire.

« Joignez à ce sentiment la haine profonde de tout ce qui était américain, haine inculquée par le gouvernement de Berlin. Nous devons ainsi nous dire que l'Allemagne ne laissera échapper, au cours de cette guerre, aucun des moyens que la ruse ou la force pourra mettre à sa disposition.

« L'opinion allemande avait été empoisonnée moralement par des déclarations officielles tendant à l'enflammer contre l'Amérique, en raison surtout de nos char-

gements de munitions de guerre à destination des pays de l'Entente.

« C'était pourtant un droit acquis à tout citoyen américain que celui de vendre des munitions et des approvisionnements, droit garanti par un traité au bas duquel l'Allemagne avait apposé sa signature. »

Nous citons ces passages pour dépeindre l'esprit audacieux de l'Allemagne qui devait emmener le conflit.

L'ambassadeur Gérard consigna dans son journal que les Allemands ne pouvaient croire à l'éventualité d'une guerre avec l'Amérique et ne parlaient que du bluff de l'Amérique.

Les notes de Wilson concernant la guerre sous-marine étaient considérées comme du gaspillage de papier.

La rupture des relations diplomatiques n'aurait pas la moindre importance.

Et plus loin nous lisons :

« Il n'est guère agréable de se sentir haï par tant de millions d'êtres humains. Naturellement, les Allemands concentrent leur haine sur moi. J'ai reçu une lettre anonyme où un aimable épistolier se réjouit à l'idée que tant d'Américains ont trouvé la mort dans la catastrophe de Chicago. Ceci indique l'état d'esprit actuel. »

Des agents de l'Allemagne faisaient de l'agitation dans les contrées où se trouvaient beaucoup d'Allemands dont l'influence était considérable.

A la fête de ce service se trouvait un certain von Pappen qui fut explosé.

Des agents allemands correspondaient avec l'Allemagne par le Cuba et l'Espagne.

Il y avait même une ligne de navigation postale sous-marine entre l'Espagne et l'Allemagne.

La propagande allemande acheta des journaux mexicains, on les subsidia largement pour insérer des articles pro-allemands.

Ils influencèrent les fonctionnaires et les officiers. Le gouvernement fournit d'amples subsides à cet effet.

Bernstorf disposa de sommes considérables destinées à couvrir les frais de propagande. Tout cela était loin de favoriser l'entente. Le gouvernement américain s'aperçut aussi comment au Mexique des agents allemands s'exaltaient sous main à susciter des difficultés aux Etats-Unis.

Alors suivit le torpillage de l'«Arabic» et du Persia».

Gérard écrit en janvier 1916 :

« La haine contre l'Amérique a pris de telles proportions sous l'action du gouvernement que j'arrive à croire que nous serons les premiers attaqués après la guerre. »

« Or, si cette éventualité doit se produire, il vaut mieux que le conflit éclate dès maintenant, puisque nous pourrions entrer en guerre avec une flotte d'une certaine importance, barrant la mer et nous protégeant contre les agitateurs, les dynamiteurs et les espions qu'on serait lenté de dépêcher au Mexique et dans l'Amérique du Sud aussi bien que dans l'intérieur des Etats-Unis par la voie du Canada et du Mexique. On m'insinue de tous côtés — et dans les milieux les plus divers — que l'Amérique sera attaquée à la première occasion. »

En février 1916, l'envoyé extraordinaire de l'Amérique, colonel House se rendit à Berlin. En Allemagne ce geste fut considéré comme un signe de bonne augure, mais il est certain que Gérard donna à House un aperçu de la situation de façon à ce que celui-ci put l'exposer à Wilson.

Après l'échec de Verdun, les Allemands changèrent de tactique; ils feignirent de faire des propositions de paix et espérèrent la médiation de Wilson.

Nous savons que cette tactique échoua et que la paix ne se fit pas. Alors l'Allemagne essaya tous les moyens, elle proclama la guerre sous-marine à outrance.

Le 1^{er} janvier Hindenburg manda Bethmann-Hollweg au Grand Quartier Général à Fless, pour discuter la guerre sous-marine.

Le chancelier eut d'abord une entrevue avec Zimmermann et Helfferig, et tous s'accordaient pour attendre plutôt la médiation de Wilson.

Et Bethmann partit avec cette idée.

Mais Hindenburg, qui était alors le seul maître en Allemagne se soucia fort peu de l'opinion des pouvoirs civils. Il fit accroire au chancelier que l'on se trouva devant un fait accompli. Et l'on déchaînerait la guerre sous-marine à outrance.

Le chancelier eut des velléités de démissionner mais on lui fit remarquer que son attitude condamnerait la politique devant le monde entier et que celui-ci aurait l'impression de la décomposition du gouvernement.

Le 30 janvier on fit parvenir à tous les Etats neutres une note, par laquelle on les informait que tous les navires, même les neutres, rencontrés dans les eaux territoriales anglaises, françaises et italiennes seraient désormais torpillés.

C'était une déclaration de guerre à tous les pays.

Au Nord, une seule passe, très étroite, restait libre pour la navigation des bateaux qui voyageaient à destination de l'Amérique.

Dans les pays de l'Entente on avait commencé à trouver Wilson en décision et même à l'affronter à cause de son échange interminable de notes.

Les Etats-Unis avaient été très patients, mais finalement cela devait finir.

Et le moment était venu.

Déjà le 3 février Wilson prononça un grand discours devant le congrès et annonça la rupture des relations avec l'Allemagne.

Cette nouvelle produisit une profonde impression dans le monde entier.

Mais voyons d'abord quelle était cette impression dans notre pays.

Dans l'ouvrage « Cinquante mois d'occupation allemande » de Gille, Ooms et Delandsheere, nous lisons :

« Voilà donc l'Allemagne avec un ennemi de plus sur les bras, et un ennemi d'importance. La nouvelle cause à Bruxelles d'autant plus de joie qu'elle était imprévue. Mais il se mêle à cette joie quelque inquiétude en ce qui concerne l'alimentation du pays, assurée principalement par l'Amérique et la « Commission for Relief ». Les accapareurs commencent déjà à tirer parti de cette inquiétude en tâchant de l'aggraver. »

» Dans les « milieux autorisés » d'ici, on a confiance que la « Commission for Relief » pourra continuer sa mission. »

Un correspondant de journal écrivit ces jours-là :

« A la frontière je sentis l'inquiétude de la nature belge à propos la rupture des relations diplomatiques entre l'Amérique et l'Allemagne, l'Amérique ! »

Oh, on doit avoir passé par le pays occupé pour pouvoir comprendre l'impression que produisit ce seul nom : l'Amérique, qui constituait le comité, mais aussi l'Amérique qui était regardée comme la protectrice du peuple sans défense.

Encore maintenant, au début des déportations, je regus une lettre de la Belgique, un suppliche, écrit d'une écriture boiteuse, mais combien touchant, parce qu'il émanait d'un peuple qui souffrait sous la botte du plus fort : Tâchez que l'Amérique soit mise au courant de la façon avec laquelle les Allemands traînent les hommes en captivité !

L'Amérique, qui contrôlait les camps de prisonniers, l'Amérique qui, dans l'esprit de certains jouait même un rôle légendaire.

Il y eut des manifestations en l'honneur de l'Amérique, et lorsque cela fut défendu en certains endroits on broda des drapeaux américains sur les ouvrages à main, dans l'étoffe des sacs à farine américains.

De l'Amérique il vint des civils et des prêtres qui prirent les enfants dans la zone des étapes et qui les conduisirent; à travers la passe restée libre en mer, chez des parents en Amérique, où ils furent reçus avec enthousiasme.

Il arriva de l'Amérique des passeports, des sauf-conduits qui délivrèrent des femmes et des vieillards de leur grande misère en ouvrant les frontières pour eux. Il y eut des caravanes entières qui quittèrent la Belgique pour se rendre aux Etats-Unis.

Mais comme je le disais, nous avons senti l'inquiétude à propos de la rupture des relations diplomatiques entre l'Amérique et l'Allemagne. Qu'advient-il du



Une tranchée française sous un bombardement allemand

« Committee for Relief » et du contrôle ? Puis il y eut des nouvelles moins alarmantes.

Et maintenant ce fut cette nouvelle comme un coup de foudre : « Par ordre du gouvernement allemand, les sujets américains séjournant en Belgique ne pourraient désormais plus habiter qu'à Bruxelles, les Américains devaient donc abandonner le ravitaillement de la Belgique et du Nord de la France ».

Le but de cet ordre devint clair. Qu'advient-il de l'œuvre si l'on supprime le contrôle dans les provinces ?

Les Allemands devinrent maîtres des vivres avec une commission qu'ils désignèrent, soit, mais, combien vit-on d'exemples d'hommes envoyés en Allemagne, parce qu'ils voulaient faire respecter les droits ! Et il est universellement reconnu que la responsabilité de l'avenir tombait sur les Allemands qui alléguèrent bien le droit d'occupant pour justifier les déportations ou les amendes, mais reste muette sur les devoirs d'occupant quand il s'agit d'entretenir la population.

Et pendant ces heures poignantes la misère devint bien horrible. Des milliers de maris, de fils et d'époux gémissaient en Allemagne où étaient transportés comme des esclaves dans la zone de feu.

L'hiver fut extrêmement rigoureux. Au début de février le thermomètre marqua 15 degrés en-dessous de zéro, et même 22 degrés dans le Luxembourg.

Il y eut aussi pénurie de charbon. On courut chez tous les marchands de combustibles et on paya ceux-ci des prix fantastiques.

La ville de Bruxelles ouvrit des magasins où l'on pouvait se procurer trois seaux de charbon par semaine. Les écoles durent se fermer. Les cokes furent réquisitionnés pour les hôpitaux. On ouvrit des salles où le public pouvait aller se chauffer. On dut faire protéger les convois de charbons par de la police, de peur de les voir dévaliser. On constata beaucoup de décès. Le manque d'alimentation rendait les corps si peu résistants ! Et la douleur s'accrut et l'épreuve devint plus rude. Et pourquoi tout cela ?

A près deux ans et demi le mot « Amérique », retentit par le monde entier.

« Non, Allemagne ! » Tel fut le cri qui retentit le 3 août 1914 en Belgique : la Belgique, ce petit et faible

pays se trouvait seul et avait dit : « Non, Allemagne ! ». C'était le souverain d'un pays négligeable pour l'Allemagne qui avait lancé ce cri, mais d'une voix si énergique qu'elle fut entendue par le monde entier. Et la Belgique a tenu sa parole. Il lui en a coûté beaucoup, mais l'acte de l'Amérique met de nouveau en pleine lumière le respect que la Belgique avait mérité par son action. La terreur, qui voulut menacer maintenant toute la terre, s'était battue déjà alors sur ce petit royaume de la Meuse, de l'Escaut et de l'Yser.

La Belgique s'était dressée la première contre cette terreur et amena la question des petits Etats sur l'avant plan: elle a aussi montré pour l'avenir, ce dont un petit Etat, et a fortiori une alliance de petits Etats, est capable de faire, et elle donna au monde la leçon que l'on ne peut pas bannir l'honneur et la justice de ce monde sans couvrir notre vie et la vie du monde entier de l'anathème.

Par sa résistance, elle étouffa le «Deutschland über alles» ce cri d'orgueil et de tyrannie. Mais ce fut au prix d'un martyre affreux, surtout pendant cet hiver si long et si rigoureux.

Et puis, trois semaines avant la déclaration de la guerre de l'Amérique les déportations avaient commencé à Bruxelles. Les Allemands les suspendirent pendant quelque temps, espérant que le froid et les privations forceraient beaucoup de gens à leur demander du travail. Il est donc compréhensible que la situation devint inquiétante lorsque l'on entendit le bruit de la prochaine intervention de l'Amérique.

Le 27 mars on apprit à Bruxelles que les membres de la «Commission for relief» quitteraient Bruxelles, en même temps que le consul Brand Willock et le personnel de la Légation américaine.

Ce n'était pas encore la guerre, mais le congrès devait bientôt prendre une décision à ce sujet.

Monsieur Louis Franck prépara la réunion d'adieu. Les membres du Comité National se réunirent le 29 mars avec leurs collègues américains à la «Société générale».

Le sieur Gregory, président du comité américain, avait fait parvenir un message qui fut lu à l'assemblée